

LÉOPOLD LORET

UN COIN
DES
ARDENNES

ANECDOTES & SOUVENIRS

2^e ÉDITION REVUE & AUGMENTÉE



BRUXELLES
LIBRAIRIE UNIVERSELLE de V^e J. ROZEZ
81, RUE DE LA MADELEINE, 81
1889



INTRODUCTION DE LA PREMIERE ÉDITION

J'ai visité les principales villes de notre petit pays, si intéressant, si riche en monuments des siècles passés, si renommé pour ses constructions modernes; je connais les trésors artistiques, d'une valeur inestimable, qui reposent dans nos splendides cathédrales et nos merveilleux musées; j'ai vu les bords champêtres de l'Escaut, depuis Termonde jusqu'à Flessingue, ainsi que les bords pittoresques de la Meuse, depuis Liège jusqu'à Dinant; j'ai admiré les sites enchanteurs éparpillés dans nos belles Flandres agricoles et nos riches provinces wallonnes, où l'industrie a atteint son plus haut degré de perfection, mais je n'avais jamais songé à visiter les Ardennes!

Pourquoi? — Je n'en sais rien.

On fait parfois à l'étranger des voyages coûteux, fatigants et périlleux, qui amènent bien souvent la plus amère déception, sans réfléchir qu'il ne faut pas aller aussi loin et qu'on peut à moins de frais se délecter la vue par des paysages ravissants comme ceux de Dinant, Beauraing, Florenville, par les vestiges imposants des constructions de nos ancêtres, comme à Orval et à Laroche, par des phénomènes de la nature, comme les grottes de Rochefort et de Han.

Il m'a fallu le concours de toute une estimable famille pour me décider à faire cette excursion et je lui dois de la reconnaissance, parce qu'elle a laissé dans ma mémoire un souvenir plein de charmes.

Les sensations diverses que j'ai ressenties m'ont engagé

à tenir quelques notes, que des amis, inconscients peut-être, m'ont conseillé de publier; je me suis laissé convaincre, pensant bien que cela ne peut m'exposer qu'à un seul inconvénient: celui de n'être point lu; mais qu'à cela ne tienne.

S'il en est ainsi, je me lirai moi-même et j'aurai toujours devant les yeux la souriante image d'une succession de jours ensoleillés et d'agréables surprises; c'est déjà une consolation bien douce.

J'ai su depuis peu que plusieurs relations du même genre avaient déjà paru, mais j'avoue n'avoir jamais lu que le *Guide de Jean d'Ardenne*, guide précieux, qui est rempli de renseignements exacts et d'une utilité incontestable.

Si le lecteur daigne jeter un coup d'œil complaisant sur cet essai, qu'il veuille bien remarquer que toutes les réflexions y faites, toutes les impressions y reprises, me sont absolument personnelles et n'ont pas la moindre prétention.

J'ai vu et observé; j'ai cherché à m'exprimer le plus clairement possible, parfois, peut-être, avec beaucoup d'enthousiasme, mais toujours avec une grande sincérité; ce sera mon excuse, si l'on croit devoir examiner ce travail et le soumettre à une critique sévère.

Puisse-je contribuer à faire visiter davantage les beaux sites dont je fais la description et je ne regretterai nullement la fantaisie que j'ai prise.



UN COIN DES ARDENNES

SOUVENIRS ET ANECDOTES

Namur, Dinant et leurs environs aussi intéressants que poétiques, sont trop connus pour en faire de nouveau la description et répéter ainsi ce qui en a été dit cent fois, nous partons donc directement de Mons pour Givet, sans nous arrêter en chemin, mais non sans admirer le cours sinueux de la Sambre et les bords enchanteurs de la Meuse, qui roule capricieuse ses eaux abondantes vers la mer du Nord.

Le trajet par chemin de fer se fait en quelques heures, qui s'envolent rapides à cause des mille distractions que l'on éprouve à partir des environs de Namur, où les paysages succèdent aux paysages, où les rocs surplombent grandioses, imposants, où les monts et les vallées offrent tour à tour les spectacles les plus variés; c'est une succession de tableaux gracieux qui charment la vue sans interruption jusqu'à la petite ville française, où nous arrivons bientôt.



GIVET

Vingt minutes suffisent pour se rendre de la gare à la ville.

Nous ne rencontrons que des militaires de toutes nuances, car la garnison y est assez considérable, à cause du voisinage de la frontière.

De minuscules fortifications, tracées par Vauban, véritable dérision en présence des moyens de destruction dont on dispose actuellement, étreignent la localité, ce qui lui donne un aspect triste et sombre; c'est un anachronisme réel!

Nous passons devant le bureau de l'octroi qui rappelle les mille vexations dont on était l'objet il y a trente ans environ et que la Belgique a eu le bon esprit de surprimer. La France, pays de progrès et de liberté, ne peut manquer de faire disparaître bientôt ces restes d'un autre âge.

Givet, jadis renommé pour la beauté de ses habitants et surtout pour la grâce de ses filles d'Ève, ne montre plus aujourd'hui que des types ordinaires, mais la petite ville est intéressante à cause de son admirable situation sur la Meuse, qui la divise en deux parties pour ainsi dire égales, reliées entre elles par un beau pont construit en 1811 par ordre de Napoléon, qui avait alors la pensée d'établir cette place de guerre comme un point stratégique imprenable.

En effet, le fort de Charlemont, bâti sur la haute mon-

tagne rocheuse qui domine tous les environs, s'y prête merveilleusement, mais il ne fut donné aucune suite à ce projet grandiose et le tout est resté dans l'état piteux actuel.

Parcourant les principales rues, dont plusieurs sont tortueuses et fort étroites, nous ne remarquons rien de particulier qui puisse être noté. Quelques magasins très ordinaires, deux ou trois établissements publics, qualifiés pompeusement de cafés, et c'est tout! Lorsqu'on se place au milieu du pont, la vue se repose cependant sur un ensemble plein de charmes:

À droite c'est la vieille tour conique qui se baigne dans la Meuse, bordée d'un quai pittoresque très curieux, dont les parapets s'effritent sous l'action du temps; à gauche c'est l'église moderne au clocher pointu, émergeant d'un groupe de maisons de toutes couleurs et de tous styles; au fond, se dresse menaçante la sombre forteresse de Charlemont, petit bourg fondé par Charles-Quint et annexé à Givet en 1678, à la suite du traité de Nimègue.

Quoique légèrement imprégnés de chauvinisme, les habitants sont d'une affabilité peu commune et la vieille galanterie française est bien restée leur apanage; nous le constatons à chaque instant.

Les arts paraissent plus ou moins négligés ici; pas un seul monument n'est digne d'attention, car on ne peut citer les longues casernes accrochées à la base de la citadelle, ni l'église ancienne, encore moins la fontaine ridicule qui a la prétention de décorer la Place-Verte.

Et pourtant Givet a donné le jour à un véritable artiste, à un homme de génie, à Méhul, le savant musicien qui, dès l'âge de seize ans, composa sous les yeux de Glück trois opéras: *Psyché*, *Anacréon*, *Lausus* et qui, dans la suite, fit verser tant de larmes avec son opéra biblique intitulé *Joseph*, dont le succès fut tellement grand que tous les poètes de l'époque chantèrent à l'envi le créateur d'une œuvre aussi belle. (1)

Quoique le sujet rappelât de loin les *Soties* ou *Mystères* représentés d'une façon si étrange dès le XVI^e siècle et qu'il eut été exploité récemment encore par de nombreux théâtres, même sur les tréteaux de la foire, la pièce reçut un accueil enthousiaste et fut considérée comme une véritable révélation à cause de la splendide broderie dont le compositeur avait su orner un livret aussi médiocre que celui d'Alexandre Duval.

En effet, il n'est pas un amateur de musique qui ne connaisse la suave romance:

À peine au sortir de l'enfance

et l'air célèbre, devenu classique:

Vainement Pharaon, dans sa reconnaissance,
S'empresse à flatter mes desirs...

Ces morceaux mélodieux, devenus populaires, ont traversé plusieurs générations, parce qu'ils sont aussi bien rythmés que remplis de sentiment.

Il n'avait fallu à Méhul que deux mois au plus pour écrire une œuvre aussi remarquable, aussi correcte au point de vue de la forme et ayant un caractère aussi puissamment pathétique.

Bientôt les grandes scènes de l'Allemagne et de l'Autriche s'en emparèrent et la partition de *Joseph*, qui constitue certainement un des plus beaux chefs-d'œuvre de l'art lyrique, fit l'admiration de tous les connaisseurs.

On ne résiste pas au désir de s'étendre longuement sur un compositeur de si grand mérite et qui paraît être un peu oublié de nos jours, où la musique wagnérienne a envahi le monde, mais peut-on se dispenser de dire que Méhul est aussi l'auteur de l'immortel *Chant du Départ*, dont la sublime virilité souleva toute la France, en même temps que la *Marseillaise*, de Rouget de l'Isle?

Ces hymnes guerriers entonnés par les cent mille voix d'un peuple opprimé, avide de liberté, et soutenus par le grondement du canon, seul accompagnement à leur hauteur, firent trembler les tyrans et produisirent des effets foudroyants.

Méhul contribua ainsi, avec Marie-Joseph Chenier, l'auteur des paroles, à l'œuvre féconde de la Révolution, poussa celle-ci vigoureusement aux frontières et, comme une traînée de poudre, la vit s'étendre rapide, impétueuse, sur l'Europe entière, où elle secoua pour jamais le joug de l'arbitraire et du despotisme!

Gloire à Méhul, gloire à Rouget de l'Isle, gloire aussi à la France entière!

Doué d'une verve intarissable, Méhul composa des symphonies, ainsi que d'autres opéras restés célèbres, aborda tous les genres et réussit admirablement dans chacun d'eux.

Né à Givet en 1763, il mourut à Paris le 18 octobre 1817.

Véritable apothéose, ses funérailles furent splendides et toutes les célébrités de l'époque se firent un devoir d'y prendre part; ce fut un deuil général.

Généreuse et fière, sa ville natale ne l'a pas oublié car, dès 1841, elle inaugura un petit monument, surmonté du buste de son enfant célèbre. Aujourd'hui ce n'est plus qu'une ruine d'un aspect vraiment déplorable!...

Ne songera-t-on pas un jour à doter Givet d'une statue en bronze, représentant l'artiste radieux dont les harmonieuses conceptions séduisirent les *dilettanti* de son époque et dont les accords vigoureux enflammèrent les braves de toute une nation? (2)

Nous sortons des fortifications par la porte de Luxembourg, en laissant à notre droite la fameuse fabrique de crayons Gilbert, qui sont généralement recherchés, et nous voici sur la route de Beauraing, commune belge distante de douze kilomètres; c'est à pied que nous allons faire ce trajet.

(1) À l'occasion de la première représentation de l'opéra *Joseph*, qui eut lieu en 1807, Guizot, devenu plus tard le célèbre homme d'État qui illustra la France, adressa les vers suivants à Méhul:

Dans cet ouvrage séducteur
Brille le feu de ton génie;
Partout ta divine harmonie
Entraîne et ravit notre cœur!

(2) La France ne possède que peu de statues de musiciens, alors que la Belgique n'a pas hésité à reproduire les images de Roland de Lassus à Mons, Gossec à Vergnies, Grétry à Liège et Servais à Hal. Il paraît, toutefois, que la ville de Givet vient de voter les fonds nécessaires pour élever un monument sérieux à la mémoire de Méhul.



DE GIVET À BEAURAING

Le chemin est formé de pierrailles concassées, dont la blancheur éclatante réfléchit les rayons du soleil, ce qui fatigue énormément la vue; une poussière fine couvre nos vêtements et nous enfarine outre mesure!

Quelques rares arbres, plantés à la distance de dix mètres, ne donnent pas la moindre ombre et nous marchons ainsi pendant plus d'une heure sans rencontrer ni maison, ni être humain.

Tout est silencieux et morne autour de nous; pas un chant d'oiseau; rien, absolument rien pour distraire le voyageur!

Deux gabeloux français traversent les champs d'un air mystérieux et se trouvent à notre côté alors qu'on s'y attend le moins; ils explorent la frontière avec une attention soutenue, avec une défiance sans pareille, car la fraude se pratique ici sur une grande échelle.

L'introduction clandestine du tabac belge fait surtout le désespoir de ces cerbères vigilants qui, malgré leur ruée, se heurtent chaque jour à des trucs aussi nouveaux qu'ingénieux, dont ils sont le plus souvent victimes à leur grande confusion.

Semblables aux chiens du chasseur, ils se mettent constamment à la recherche d'une piste nouvelle et réussissent parfois à déjouer des combinaisons machiavéliques.

Déjà nous sommes sur le sol belge et, chose étonnante, voici l'auberge du *Pavillon français*, où des tables et des sièges rustiques sont placés devant la porte; nous nous en emparons vivement et demandons à boire, car la chaleur est accablante en ce moment.

Pendant qu'on descend à la cave pour tirer la bière au tonneau, ce qui se fait avec une lenteur désespérante, nous entonnons la chanson populaire de notre poète Antoine Clesse :

À plein verre,
Mes bons amis,
En la buvant, il faut chanter la bière,
À plein verre,
Mes bons amis,
Il faut chanter la bière du pays!

Ne voyant rien arriver, un des nôtres juge qu'il a le temps d'entamer le couplet tentateur :

Elle a vraiment d'une bière flamande
L'air avenant, l'éclat et la douceur;
Joyeux Wallons, elle nous affriande
Et le faro (1) trouve en elle une sœur

et le termine au moment même où l'on verse enfin le breuvage tant désiré.

Chacun le porte aux lèvres avec empressement, mais une forte grimace succède à ce mouvement...

Quand on est en voyage, il faut savoir se résigner et lorsqu'on n'a pas ce que l'on aime, on doit aimer ce que l'on a; chacun le comprend ainsi.

Alors que nous apprécions la douceur d'un moment de repos indispensable, arrivent deux rustauds fortement

émoustillés par la boisson et se livrant à des gestes désordonnés; la cabaretière les rappelle à l'ordre, ce qui les excite davantage encore et occasionne une querelle sérieuse, dans laquelle intervient le mari, homme taillé en hercule et d'une patience plus que douteuse.

Le jeune chien de l'établissement mêle ses aboiements furieux aux propos qui s'entrechoquent, désagréables, criards.

Irrité par ce bruit, réellement agaçant, un des butors saisit le petit animal et le lance rudement sur le sol, ce qui lui occasionne des convulsions terribles accompagnées aussitôt du rôle de l'agonie!

Ce cruel canicide est suivi d'une scène violente à laquelle prennent part les enfants qui poussent des cris désespérés à la vue de leur pauvre toutou expirant!

Désireux de rester étrangers à ce conflit soudain, nous reprenons vivement notre marche et, dans l'éloignement, le tumulte de ces forcenés résonne encore à nos oreilles.

Le soleil recommence à nous inonder de clarté, de chaleur, et c'est toujours la même route blanchâtre qui se prolonge, mais en Belgique les arbres n'ont entre eux qu'une distance de cinq mètres; ils nous protègent de leur ombre bienfaisante.

Là-bas, à gauche, apparaît bientôt le hameau de Baronville, noyé dans une immense verdure, et plus loin nous côtoyons la lisière d'un bocage, qui exhale les effluves embaumés de la flore forestière; il est sillonné par des ruisseaux limpides qui rafraîchissent l'air. De branche en branche, volent joyeusement de nombreux oiseaux et les insectes bruissent mélancoliquement dans les hautes herbes; c'est délicieux!

On éprouve un bien-être réel à l'aspect de cette nature si généreuse, si calme, si douce, et l'on serait tenté de dire: « *C'est là que je voudrais vivre* », mais nous avançons toujours et touchons immédiatement à l'extrémité de ce charmant coin de verdure, apparu là inopinément comme une oasis au milieu du désert.

Déjà nous voyons un groupe de maisons primitives, puis le village de Beauraing, dominé par son vaste château, à l'aspect féodal, dont les hautes tourelles se dessinent dans le ciel bleu.

La localité paraît avoir une certaine importance, car de belles demeures s'y alignent nombreuses à mesure que nous avançons.

(1) Bière de prédilection des Bruxellois et fabriquée par eux.



BEAURAING

C'est dimanche et tout le monde a fait toilette; voici des paysannes rouges comme la pivoine, coiffées de bonnets garnis de grosses roses et chaussées de sabots qui cliquaquent sur le pavé, deux rustiques les suivent gauchement de près et leur tiennent à haute voix des propos niais qui provoquent les éclats de rire des jeunes filles.

Des soldats français en goguette visitent les cabarets et fument d'énormes cigares, tout en relevant leurs mous-

taches d'un air suffisant; leur démarche est noble et fière, leurs éperons brillent au soleil.

Le corsage tout grand ouverts, et donnant le sein à leurs nourrissons, des femmes d'une robustesse excessive, caquètent sur le seuil de leur demeure; c'est à qui parlera le plus vite et le plus longtemps.

Serait-ce la fête du village, car voici un bal champêtre:

Au dehors de l'enceinte, tracée par une corde fixée à quelques pieux, des gamins en première culotte, dont s'échappe un pan de chemise d'une blancheur douteuse, dansent avec de petites filles à moitié vêtues, pieds nus, tandis qu'à l'intérieur, des tourlourous venus de Givet dès le matin, font sauter furieusement les plus jolies villageoises et leur content fleurette à côté des naturels de l'endroit, qui paraissent jaloux de ces familiarités équivoques. Des altercations s'ensuivent et cela pendant que l'orchestre, juché sur une estrade grotesque, exécute imperturbable ses danses les plus vertigineuses.

À ce bruit discordant viennent se mêler encore celui du jeu de quilles d'à côté et les cris d'un groupe de paysans âgés, jouant aux cartes en frappant violemment sur la table pour annoncer leurs atouts.

Les robes aux couleurs vives des danseuses, où le vert tendre se prélassait, les pantalons rouges des militaires et les sarraus en toile bleue luisante des villageois, offrent des oppositions qui donnent la note piquante à cette chorégraphie houleuse.

Malgré la fatigue et la chaleur, nous restons en admiration devant un spectacle aussi imprévu, véritable tableau de Teniers.

Entre chaque repos, les chopes succèdent aux chopes et, sans distinction, les filles s'y désaltèrent avec les garçons; les marmots chipent celles qui ne sont qu'à moitié vides, ce qui les grise effroyablement; ils se roulent ensuite sur le sable et finissent par s'y endormir.

Les engagements se font à la bonne franquette: un salut et l'on part; pas plus de cérémonie!

Déjà les musiciens rustauds
Râclent gaîment la contrebasse,
Soufflent dans leurs instruments faux
Avec une superbe audace.

— « Partez, venez, en avant deux » —
Bien à regret on se repose...
Que de blondes aux jolis yeux
Que de brunes au teint de rose.

Ce sont des sauts, des heurts, des bonds,
Des glissades capricieuses,
De véritables tourbillons,
Parfois des danses gracieuses...

Oui!... Car il y a là plus d'un troupier français aux allures élégantes, faisant le désespoir des rustres qui se livrent à des écarts insensés et cherchent à entraver les mouvements de ceux qu'ils considèrent comme des rivaux.

Si ce n'était un appétit violent qui nous assiège, ces diverses scènes, aussi amusantes que colorées, nous retiendraient plus longtemps encore...

Voici l'*Hôtel du Centre*, tenu par Monsieur Lejeune-Hélin, établissement qu'on nous avait recommandé avant notre départ; entrons-y.

Quel empressement, quelle courtoisie de la part de cette aimable famille; on se croirait au milieu des siens!

Seuls à table, car ce n'est pas du tout la fête, nous apprenons qu'on organise ici des bals sous le moindre prétexte.

Après avoir pris un excellent dîner, ce qui nous a procuré quelques moments de délassement, nous visitons le parc de soixante-dix hectares qui s'étend autour de la demeure princière de la duchesse d'Ossuna; cette vaste étendue est entièrement clôturée par une muraille.

Bordée d'arbres à larges rameaux et d'un long tapis de verdure, d'où émergent de jolies cascates. une superbe avenue précède la grille d'entrée que nous franchissons.

Plusieurs chemins sinueux se présentent ici à nos regards: lequel prendre? Aucun...

Montons l'immense escalier de pierre qui est devant nous; ... Ouf!... Une longue pelouse... nous montons encore et arrivons ainsi à une altitude qui permet de voir tous les environs à des distances insondables; c'est grand, c'est beau!

Des arbres centenaires variés sont groupés là avec art et donnent à cet enclos un aspect tout particulier, qui n'a rien de commun avec le parc de Belœil, que l'élégant poète Delille qualifie cependant de «magnifique et champêtre», ni celui de Rœulx, qui est généralement et justement admiré.

Ici des rocs, des monticules, des broussailles impénétrables; là des précipices et des étangs. C'est la nature abrupte, avec ses mille bizarreries qui étonnent, son imprévu qui enchante.

Un rond-point spacieux, dessiné par des arbres de haute taille, est orné d'une statue en fer, représentant la duchesse d'Ossuna, morte en 1830, belle-mère de la propriétaire actuelle.

Le sculpteur Ducel n'a pas déployé tout son talent pour la réussite de l'œuvre: elle est médiocre.

Désorientés au milieu de ce vaste parc, engagés dans un vrai dédale de chemins, nous marchons à la recherche de l'habitation, sans arriver à la découvrir...

Après avoir parcouru de nombreux méandres et franchi des éminences, où la ronce et le lierre s'enchevêtrent, nous apercevons enfin la girouette d'une tourelle; c'est le château.

Ce monument réellement imposant, et par le style et par les dimensions, a toute son histoire dans laquelle on peut se dispenser de fouiller pour le moment, mais disons toutefois qu'il fut réédifié en 1855, sur les plans ingénieux d'un architecte français, et qu'il ne reste du vieux manoir que les deux tours de plus de quarante mètres de hauteur et d'une circonférence de quarante-cinq mètres, fièrement debout, quoiqu'elles datent de l'époque de Charles-Quint.

L'entrée principale, en gradin, ornée de fleurs multiples aux couleurs variées, offre l'aspect le plus séduisant et le jardin qui précède les serres est garni de jolies corbeilles peuplées de plantes rares.

La cour d'honneur, avec sa charmante terrasse, d'où l'on découvre un horizon immense, est embellie par des vases en airain, en marbre, en faïence et en porcelaine, qui prennent tantôt la forme d'un cygne, tantôt celle d'un animal fabuleux; c'est tout à fait de bon goût.

La duchesse d'Ossuna habite l'Allemagne pendant l'hiver et vient passer ici la belle saison chaque année; elle recevait en ce moment de nombreuses visites, ce qui nous a empêché de pénétrer à l'intérieur, dont on dit merveilles.

Un dernier rayon rutilant du soleil à son déclin ne verse plus qu'une lumière diffuse; il est temps de se retirer.

Sortant de la propriété par une porte latérale, ouverte

dans le voisinage des immenses cuisines, qui exhalent un fumet appétissant, nous nous trouvons tout à coup en face de misérables masures, où grouillent, hâves et amaigris, des marmots en guenilles.

Des femmes échevelées, au regard décevant, sont assises sur le trottoir et n'ont pas le courage de calmer leurs premiers-nés, qui poussent des cris plaintifs pour avoir le lait qui ne jaillit pas suffisant d'un sein tari par les privations!

Pensifs et sombres, des vieillards à l'échine courbée par le travail, fument langoureusement le petit *brûle-gueule* qui oscille dans leur bouche édentée et baveuse.

À l'intérieur de la plus minable des cassines, un pauvre savetier bat vigoureusement son cuir et s'essuie la figure à chaque instant, car le temps est fort orageux.

Ce poignant contraste nous suggère de douloureuses réflexions sur l'opulence des uns et le dénûment des autres!...

Nous parcourons ensuite le village, malgré les éclairs silencieux qui brillent à chaque instant, et remarquons plusieurs magasins de tabac bien assortis, qui trouvent acheteurs à cause du voisinage de la France.

Rentrés à l'hôtel, nous prenons quelques rafraîchissements dans la salle à manger, où se trouve un modeste piano; en avant la musique!

Chacun y prend part dans la limite de ses moyens et Mademoiselle Maria Lejeune chante, avec beaucoup de grâce, une admirable mélodie de Gounod, intitulée *le Soir*.

Sa voix touchante, qui vibre mélancolique sous la demi-clarté d'une vieille lampe en cuivre suspendue au plafond, donne beaucoup de charme à ces jolis vers:

Le soir ramène le silence,
Assis sur ces rochers déserts,
Je suis, dans la vague des airs,
Le char de la nuit qui s'avance.

Nous nous livrons ensuite à une aimable causerie avec Madame Lejeune, qui fournit de longs et intéressants détails sur la petite localité, fréquemment visitée par de nombreux touristes, dit-elle, quoique nous soyons les seuls hôtes de l'hôtel!...

Couchons-nous, car il faut se lever à l'aube; en effet, la malle-poste, qui fait le trajet de Beauraing à Gedinne, se met en marche à quatre heures et n'attend pas les voyageurs.

La nuit est doublement orageuse: jusque vers une heure du matin on entend des chants anti-catholiques, des cris: «à bas la calotte!». La curiosité nous fait mettre le nez à la fenêtre et bientôt un groupe d'hommes, porteurs d'un drapeau bleu, s'avance en titubant et en vociférant contre le curé.

On ne parvient pas à saisir le vrai motif de cette émeute nocturne, que la police ne se soucie nullement de réprimer, au grand mécontentement de ceux qui ont envie de dormir.

La foudre et l'éclair se mettent aussi de la partie et la grande voix de la nature couvre les clameurs des manifestants, qui sont bientôt dispersés par une pluie torrentielle!

Le grondement de l'orage se fait entendre jusqu'à l'aurore, qui apparaît maussade et humide; cependant il faut être sur pied....

Nous apprenons bientôt les motifs de la manifestation de la veille.

Pendant le jour, on avait présenté au baptême deux enfants, pour lesquels on fit choix de parrains libéraux, notamment connus comme tels, car il est bon de dire que la petite localité de Beuraing possède son cercle catholique et naturellement son cercle libéral; or, le curé, qui croyait sans doute avoir à se plaindre des procédés de ces libérâtres endurcis, de ces auxiliaires de Satan, se refusa net à baptiser les enfants avec leur odieux concours!

Le résultat?... Parrains, marraines, sages-femmes et papas tirent la révérence et plantent là leur doux pasteur.

Inde irae!

Cette narration nous est faite par un beau vieillard à barbe blanche, assis sur une grosse pierre, près du lieu de départ de la malle-poste et fumant fiévreusement sa bouffarde noircie par un long usage.

Que faisait-il là, à cette heure matinale? Rien... — L'indignation l'avait empêché de dormir et il éprouvait l'irrésistible besoin de respirer l'air pur de la liberté; telle fut sa réponse!

Le brave homme grommelait sourdement et se disposait à nous faire une dissertation sur l'intolérance, quand le conducteur nous fit signe de monter.



DÉPART POUR GEDINNE

Déjà deux voyageurs ont pris place dans le voiturin qui doit nous transporter à Gedinne et celui-ci ne peut en contenir que six; notre groupe se compose cependant de huit personnes, comment faire?

Le tout s'arrange; deux des nôtres sont juchés sur le dessus, au milieu de malles et colis, deux autres se mettent, tant bien que mal, à côté du conducteur. — Fouette, cocher. —

Une pluie fine et froide donne le frisson, malgré qu'on soit en plein été; un petit vent querelleur souffle bruyant dans les arbres et secoue les perles liquides du feuillage.

La route est très accidentée, ce ne sont que monts et vallées, mais nos vigoureux coursiers franchissent aisément ces accidents de terrain et s'arrêtent à plusieurs auberges, où le conducteur prend les dépêches ou les commissions, tout comme avant 1835!

Cependant le temps paraît se rasséréner, car aux environs de Vonèche, où nous sommes sur une élévation fort grande, un beau lever de soleil vient s'offrir à nos yeux.

Un brouillard épais couvre les champs qui sont étendus sous nos pieds et les estompe de telle façon qu'on se croirait au-dessus des nues, tandis que nos regards embrassent une étendue sans bornes.

Au lointain horizon, et dans la plus profonde profondeur d'un abîme de vague clarté, surgissent soudain des stries lumineuses, qui se multiplient sans cesse, puis des traînées d'opale qui augmentent rapidement. Il semblerait que la main de quelque géant invisible trace de larges parallèles au moyen d'un bâton de phosphore, car toutes ces clartés apparaissent et disparaissent, pour se montrer ensuite plus intenses.

Aussitôt, l'or et l'argent brillent sous forme de stratifications qui se fusionnent et figurent tantôt des montagnes embrasées, tantôt des amas de rubis et de topazes, que des

génies remuent avec des baguettes de cristal; c'est un scintillement général qui s'accroît sans cesse, se meut, se dilate, s'étend à l'infini...; c'est le prélude mélodieux d'une symphonie sublime, comprise par les profanes; ce sont les avant-coureurs d'un puissant de la terre, dont le char victorieux, va passer triomphalement devant un peuple soumis et consterné!...

Tout à coup, un éclair sillonne l'espace; il se répète, devient permanent, s'étale, grandit, brille, éclate... C'est le soleil dont l'orbe immense émerge soudain de l'horizon, s'élève rapide, majestueux et verse sur la terre des torrents de lumière éblouissante!

Apparition grandiose, sublime, mais qui ne dure, hélas, que peu d'instant, car aussitôt un nuage noir vient s'étendre comme un voile de deuil et cacher à nos yeux ravis ce spectacle enchanteur!

Que de brusques changements de température dans ces parages; sans transition, la froidure succède à une chaleur excessive!...

La pluie recommence à tomber abondante, glaciale, c'est l'hiver revêtu d'une parure printanière, car partout autour de nous la plus tendre verdure s'étale frissonnante et plie souffreteuse sous le souffle du vent; mais déjà nous sommes à Gedinne, village spacieux et souriant, où nous déjeûnons au *Restaurant de la Gare*.

D'énormes tartines, détachées d'un pain de cinq kilos, sont beurrées et disparaissent comme par enchantement; l'air vif et bienfaisant des Ardennes nous a donné un appétit vorace.

Après une heure d'attente, le train nous transporte en quelques minutes à Bertrix, jolie commune située sur les hauteurs et non loin du val de la Semois. Depuis cette localité jusqu'à Saint-Médard, station du chemin de fer qui conduit à Florenville, nous faisons le trajet à pied.

Le village d'Orgeo, que nous atteignons bientôt, est on ne peut plus pittoresque: de nombreuses sources le parcourent dans tous les sens; les demeures non alignées sont éparpillées au gré du caprice et soumises aux accidents de terrain.

Notre caravane de huit personnes dans un endroit aussi reculé, où il passe si peu de touristes, met tout le monde sur pied; la stupéfaction gagne les rares habitants!

Les cochons, les oies, les chèvres et les vaches se promènent librement où bon leur semble et y vivent en parfaite harmonie.

D'apparence assez propre, la plupart des maisons sont solidement construites en pierre et couvertes en ardoises, une certaine aisance semble y régner; d'autres sont, par contre, d'une originelle simplicité.

De robustes filles au teint basané, légèrement vêtues et les pieds nus, portant avec grâce d'énormes cruches sur leurs larges épaules, font songer aux peuples pasteurs des âges primitifs. C'est une réminiscence des temps bibliques, car plus d'une Rébecca semble suivie d'un Éliézer, plus d'un Laban, armé de sa houlette, mène paître ses moutons. Sur le seuil d'un gîte fait de pierre raboteuse et couvert d'un toit de chaume, repose un vieillard aux cheveux blancs, ses mains calleuses et tremblantes sont appuyées sur son bâton noueux; c'est Nachor, aïeul de Rébecca et frère d'Abraham!...

Altérés par la chaleur, car le soleil s'est montré de nouveau, nous entrons sans hésiter à l'unique *Auberge* de l'en-

droit, tenue par M. Tinant. La femme fort affable, malgré sa rusticité apparente, nous sert du lait non baptisé, ce qui est aussi honnête que rare, tandis que l'aubergiste, homme affectueux et communicatif, répond familièrement à toutes nos questions.

Après quelques détails fournis sur la commune et les environs, il nous accompagne bien loin, par des sentiers sinueux, jusqu'à la route de Saint-Médard.

Chemin faisant, on lui demande si le prix des loyers est cher à Orgeo.

Presque tous les habitants, dit-il, sont propriétaires de la maison qu'ils occupent, cependant il en indique une qui est vacante et qu'on ne louerait que deux cents francs l'an, quoique très spacieuse et possédant un beau jardin potager!

Une paire de poulets se vend un franc cinquante centimes et les oies et les canards, qu'on y élève nombreux, se paient dans les mêmes proportions!

Pays de Cocagne, mais de ce côté seulement, car il n'y a dans la commune ni boulanger, ni épicier, ni boucher. Il faut aller s'approvisionner bien loin.

M. Tinant paraît nous quitter à regret, après avoir parcouru plus de trois quarts de lieue en notre société; c'est un homme intelligent qui a la conversation attrayante.

Ayant atteint le viaduc du chemin de fer, nous y admirons un panorama on ne peut plus souriant. Le beau pays!

Voici la station de Saint-Médard:

Elle se trouve sur un plateau fort élevé, à vingt minutes du village. La vue s'y étend sur un vaste horizon et plonge dans la belle forêt d'Herbeumont, qui figure un véritable océan de feuillage aux multiples nuances verdâtres; nous y attendons le train en destination de Florenville.

Isolée au milieu d'un désert, cette gare, si peu fréquentée, ne doit pas être bien productive. La moyenne journalière représente quatorze voyageurs et nous arrivons huit à la fois, jugez de la perturbation que cela a dû jeter dans les bureaux.

Soudain un sifflement aigu se fait entendre, c'est la locomotive qui apparaît audacieuse et stope mugissante. — En voiture.

Le parcours de Saint-Médard à Florenville est vraiment ravissant: partout des rochers, des étangs, des collines, des vallées, des sources errantes, des bois touffus; c'est une succession de sites pittoresques qui invitent au repos, à la rêverie.

De-ci de-là, le cours sinueux de la Semois apparaît superbe et roulant ses eaux argentées qui forment des cascates neigeuses, disparaissant bientôt dans l'épaisseur des broussailles; c'est un spectacle attrayant, mais fugace, car le train poursuit rapide et brutal sa course furibonde!



FLORENVILLE

Florenville se trouve là-bas, sur la hauteur.

De la gare au village, il y a un trajet assez long, mais la route est tellement agréable et variée qu'on éprouve une vive satisfaction à la parcourir.

Une paysanne d'un âge respectable, convenablement vêtue et coiffée d'un immense chapeau en crin, passe près de nous et demande le bon chemin pour se rendre vers Sedan, ville française assez éloignée.

Nous apprenons son retour de Saint-Hubert où elle est allée accomplir un pèlerinage promis depuis longtemps.

La pauvre vieille a fait à pied ce voyage aussi long que pénible et s'est fourvoyée en route; elle est tellement harassée de fatigue que ses jambes fléchissent sous le poids de son corps, cependant pas une plainte ne sort de sa bouche, car elle a la conscience du devoir accompli. La foi ardente de cette naïve créature, qui ne nous quitte que pour s'arrêter à une chapelle et y murmurer des prières, est vraiment extraordinaire.

Déjà nous sommes au milieu de la commune qui a l'aspect d'une petite ville; de nombreux étrangers y passent la saison d'été, ce qui lui donne de l'animation et de l'attrait.

Une place très spacieuse, de larges rues, quelques beaux hôtels, de jolis magasins et plusieurs cafés coquets, y font bonne figure.

Nous descendons à l'*Hôtel de la Poste*, que l'un des nôtres connaissait de réputation. Après y avoir pris un excellent dîner, nous nous dirigeons vers le gracieux plateau qui domine la rive gauche de la Semois; c'est là que se trouve l'église, d'une architecture très remarquable, mais dépourvue de tout décor à l'intérieur! Les monuments religieux des Ardennes offrent généralement cette particularité.

La vue se repose ici sur une étendue fort grande:

À nos pieds, se déroule en circuits capricieux, la rivière; en face de nous glissent légères et rapides sur le chemin de fer très élève, les locomotives au panache bleuâtre; à gauche, on voit le pont et le village de Martué, le clocher pointu de Lacuisine; à droite ce sont les bois de Chiny, les champs stériles d'Izel, de Pin et de Jamoigne. Ce vaste panorama, puissamment éclairé, produit un effet vraiment magique.

Descendant la pente sensible de la colline à travers de petites prairies tracées en carrés, et qui figurent un véritable damier, nous arrivons sur les bords de la Semois, garnis de nombreux pêcheurs.

Vous les voyez là debout ces braves gens, exposés aux rayons d'un soleil ardent, exténués de fatigue, tourmentés par les moucherons et les pieds dans l'eau; leurs regards sont anxieusement fixés sur un point rouge flottant et ils ne disposent que d'un seul bras, l'autre étant soudé au jonc qu'ils tiennent en l'air avec une peine extrême.

Ils n'ont pas le temps de manger ni celui de se désaltérer et n'osent pas abandonner leurs lignes dans la crainte de manquer un mordant, phénomène qui se présente quelquefois.

C'est un supplice intolérable, digne de l'enfer!

Et quel horrible forfait expient ces pauvres martyrs? — Aucun.

Ils sont là gravement depuis le grand matin,
Retenant leur haleine,
Osant bouger à peine,
Et toujours attendant le frétilant butin.

Si vous passez près d'eux, voyez leurs yeux ouverts
Sur un morceau de liège,
Qu'ils appellent un piège;
Mais piège inoffensif, autant que leur travers.

Et quand survient le soir, presque mourant de faim,
Mais pétris de constance
Et pleins de confiance
Ils s'en vont en disant: ce sera pour demain.

Tel est le sort enviable des pêcheurs à la ligne ; tous les lendemains se ressemblent, mais ils sont heureux quand même, que faut-il de plus à leur paisible existence ? (1)

Avouons cependant qu'ils prennent parfois une *rousselette*, poisson assez délicat, mais la truite, qui fait la réputation de la Semois, est très rare ici. Un maître-pêcheur, arrivé expressément de Bruxelles avec des engins perfectionnés, s'en plaint dans des termes tellement lamentables, qu'il inspire une véritable pitié.

Il est crotté jusqu'aux hanches et sa nasse pend vide à son côté ; sa figure grasse à lard, brunie par le hâle et ruiselante de sueur, est ombragée par un large panama ; elle exprime la plus profonde déception, le plus complet découragement. Le pauvre homme !...

Côtoyant la rivière, jusqu'au pont de Martué, qu'il faut traverser, nous arrivons à ce village rustique où les enfants, les poules, les canards, les oies, les dindes et les pourceaux se vautrent dans la même fange !

Voici Lacuisine, dont nous remarquons le clocher pointu de la hauteur du plateau ; c'est une localité paisible et propre, qui contraste singulièrement avec sa voisine. Nous sommes ici sur la route des Épioux et non loin de la forge Roussel, mais il est trop tard pour s'y rendre.

Un sentier sinueux et pittoresque, vrai berceau de verdure, nous ramène vers le soir à notre point de départ, c'est-à-dire à l'hôtel.

Après avoir fait l'éloge bien mérité de Florenville, qui est certes le plus charmant des villages, exposons ici un côté réellement défectueux, qu'on a de la peine à comprendre :

Devant chaque maison se trouve un immense trou au fumier, chose malpropre et aussi désagréable à la vue qu'à l'odorat, aussi, quand le soleil vient en activer la fermentation, c'est une infection réelle ; on serait tenté de croire que chaque chef de famille se fait un point d'honneur de posséder le plus grand tas.

Les fumiers attirent ou engendrent les mouches, qui envahissent les appartements et tourmentent horriblement les voyageurs, sinon les habitants. (2)

Quand on voit dans nos villes prendre tant de mesures préventives contre les épidémies, on se demande avec raison si le séjour de cette gracieuse localité est recommandable. Un habitant, qui reconnaît être lui-même incommodé par cet état de choses, affirme que cela ne compromet nullement la santé publique ; il ne nous a pas convaincu. Il ajoute que la puce, et autres insectes désagréables, y sont totalement inconnus ; cela se peut, mais à quel prix ?...

Malgré les odeurs âcres et pénétrantes des fumiers, nous soupçons de bon appétit. Passant ensuite au Café de l'établissement, nous rencontrons de nouveau le pêcheur bruxellois de tantôt, qui est un des hôtes de la maison ; il grille avec délices un tabac d'Obourg dont l'arôme remplit la salle ; le fourneau de sa pipe de terre fonctionne comme la cheminée d'une locomotive !

Homme sociable, communicatif au suprême degré, il lie facilement conversation avec nous et raconte, très sérieusement, ses nombreux, ses merveilleux exploits. C'est inouï ce qu'il a pris de poissons dans son existence ; on a de la peine à le comprendre, à le croire. Il s'en aperçoit bien, mais n'en continue pas moins ses folles gasconnades.

Connaissant tous les étangs et les moindres ruisseaux

d'une partie de la Belgique, il n'a pas hésité à venir satisfaire sa curiosité dans les Ardennes, dont on lui a dit tant de bien ; il a été réellement déçu dans son attente.

Ayant fait une étude approfondie sur la race poissonnière, il en explique les habitudes, les faiblesses, et entre dans de nombreux, de minutieux détails sur la manière de préparer les poissons, allant même jusqu'à détailler la sauce qui convient le mieux à chacun d'eux.

Sa conversation, assez simple au début, prend bientôt les proportions d'une conférence scientifique, car le voici qui prononce le mot *ichthyologie* et d'autres plus difficiles à retenir. Il s'aperçoit de notre complète ignorance sur ce sujet et le voilà lancé dans une technologie échevelée qui nous révèle les *apodes*, les *jugulaires*, les *malacoptérygiens*, les *thoraciques* et les *acanthopérygiens*, autant d'espèces différentes très curieuses à étudier, dit-il. (3)

Il lui a fallu certainement un temps infini pour se rapeler tous ces termes étranges, qu'il prononce avec un accent flamand, parsemé de nombreux *savez-vous ?* mais il se fait un malin plaisir de les débiter à des profanes comme nous et ne craint pas d'en abuser.

Malgré les bâillements comprimés depuis longtemps et qui finissent par nous échapper bien involontairement, il exhibe son outillage compliqué, consistant en bambous munis d'un treuil, hameçons de tous calibres, épuisettes, mouches artificielles, crins marins, sondes et une quantité d'autres instruments dont nous sommes obligés d'admirer l'ingéniosité. Sa complaisance est illimitée car il la pousse jusqu'à nous montrer et remuer les hideux asticots dont il fait usage avec tant d'adresse !

Un des nôtres, complètement endormi, se permet de ronfler assez fort, le pêcheur ne s'aperçoit de rien et se frotte les mains en signe de satisfaction, car on vient de lui indiquer une petite source où il a la certitude de trouver la truite en abondance.

Puisse-t-il n'avoir pas été mystifié ce brave homme qui, malgré sa singulière manie, paraît honnête, sérieusement convaincu et ne s'occupe ni du reboisement des forêts, ni de la direction des aérostats, encore moins de politique ; son seul désir, son unique espoir, son rêve sans cesse caressé, c'est le repeuplement des rivières ! Que sa volonté soit faite !

Sur ce, bonne nuit et pêche abondante demain, aimable Bruxellois !

(1) Un pêcheur de mes amis a voulu me démontrer que cette innocente passion a réellement des charmes ; j'ai mordu à l'hameçon, mais j'ai vainement essayé d'y faire mordre les poissons ; je lui demande donc pardon de maintenir mes impressions au sujet de la pêche, qui peut avoir pour lui beaucoup d'attrait, parce qu'il est d'une adresse remarquable, mais qui n'en aura jamais pour moi.

Je ne suis, du reste, pas le seul de cet avis, car, dès le XVIII^e siècle, un auteur peu connu, Jean Delbasse, écrivait à l'adresse d'un de ses camarades les vers spirituels suivants :

.....
Mais chacun a son goût, et le sien l'attachait
Sur les bords d'un ruisseau, d'un lac, d'une rivière,
Il y passait souvent une journée entière
À jeter aux poissons de perfides appâts,
Que les poissons ne gobaient pas.

(2) Ayant visité depuis peu le village de Saint-Sauveur, près Luxeuil-les-bains (Haute-Saône), j'y ai constaté la même coutume, mais là il existe une curieuse particularité : il paraît que les fumiers qui sont arrangés avec le plus de symétrie se trouvent devant les fermes où il y a des jeunes filles à marier. — Bizarre enseigne !

(3) J'avais immédiatement noté ces mots si nouveaux pour moi et sur lesquels mon dictionnaire m'a parfaitement renseigné toutefois ; si la curiosité vous tente, faites de même, cher lecteur.



ORVAL

Pour aller visiter les ruines de l'abbaye d'Orval, nous sommes sur pied assez tôt; c'est une jolie promenade de deux lieues et demie à travers bois.

Il fait un temps splendide; pas le moindre nuage ne voile le ciel bleu et c'est avec une véritable satisfaction que nous hâtons le départ.

Après une heure de marche, qui a paru bien courte, nous atteignons la forêt, dont les arbres touffus nous protègent contre le soleil déjà brûlant.

La brise matinale, agitant légèrement le feuillage, nous fait respirer à pleins poumons le parfum délicieux des fleurs et les senteurs balsamiques des sapins; on éprouve une satisfaction visible, un bien-être réel, on se sent vivre!

L'enthousiasme déborde chez un des nôtres qui, dans un élan vraiment poétique, pousse cette simple et grande exclamation: que la nature est belle, quel bonheur d'être sur la terre!...

Cependant tout est silence autour de nous, pas un chant, pas un cri, nulle rumeur lointaine; cette belle et riche nature paraît sommeiller et rappelle le conte de *la Belle au Bois dormant*!

Absence totale d'oiseaux, de gibier, de passants; nul être vivant dans la forêt, rien, absolument rien qu'un pauvre papillon qui voltige mélancoliquement et semble égaré dans cette profonde solitude.

Où sont les fameux sangliers des Ardennes? Dans l'imagination des rares habitants, sans aucun doute.

Nous poursuivons allègrement notre but et arrivons bientôt à l'*Auberge des ruines d'Orval*, déjà nous sommes à l'auberge des *Ruines d'Orval*, établissement sans prétention faisant face à un château d'apparence modeste, habité longtemps par le prince Napoléon.

La silhouette de cette construction sans élégance et sans style se mire entière dans les beaux étangs qui la précèdent et les eaux limpides de ceux-ci renferment d'innombrables poissons aux écailles dorées, qui prennent leurs joyeux ébats sous les larges, feuilles des nénuphars et au milieu des multiples plantes aquatiques, sans être inquiétées par personne; si le brave et savant Bruxellois voyait cela, quelle pêche miraculeuse il ferait!

À notre gauche se trouve la porte d'entrée de l'enceinte murillée renfermant les débris de ce qui fut jadis l'abbaye.

Après avoir sonné et attendu de longs instants, les pas cadencés d'un vieillard, puis le grincement d'une clé dans la grosse serrure à double tour se font entendre; nous, sommes introduits.

Immédiatement, un tableau étrange, grandiose et tout à fait imprévu se présente à nos regards étonnés!

Ici des colonnes en faisceau supportant des naissances de voûte et des fragments d'ogives, sur lesquels s'étale une forêt d'arbustes qui sont parvenus à accrocher leurs puissantes racines dans les interstices des pierres; des tronçons supportant péniblement des fûts cannelés; des cubes garnis d'acanthes, des gargouilles grimaçantes sous l'herbe desséchée, des pierres ciselées, des sculptures brisées, couvertes de lichens et de végétations inconnues.

Plus loin, des chapiteaux gracieux et des fragments de cintre soutenus problématiquement par des piliers sveltes, où se balance la paroière officinale (1).

Là des terrasses avec des murs effondrés, percés de fenêtres et ornés de niches, veuves de leurs statues, où la giroflée étale ses bouquets odorants, à côté de la dent-de-lion, dont la légère semence en forme de panache est emportée bien loin par le vent.

Partout, pêle-mêle, parmi les ronces et les plantes sauvages, s'étaient des ferrailles tordues, des saints mutilés, des dalles émaillées, des ornements divers, vestiges imposants d'une riche, d'une puissante communauté, où tout un peuple de moines passait une douce existence en se livrant à des travaux utiles... ou agréables!

Voici les ateliers de serrurerie, de charpenterie, de menuiserie, l'école de dessin et de modelage, puis l'hôtellerie destinée aux voyageurs, mais principalement aux pèlerins qui, de tous les points du pays, se rendaient en terre sainte et se reposaient à l'abbaye pendant deux jours (2)

Une galerie à colonnettes finement ciselées: c'était la bibliothèque, remplie alors de trésors inconnus, de manuscrits des siècles passés et dont quelques-uns échappés à la destruction, figurent aujourd'hui dans nos musées; près de ce vitrail aux meneaux gracieux, se trouvait la table en vieux chêne où les moines calligraphes dessinaient laborieusement les cadres flamboyants, les riches lettres initiales et les culs-de-lampe compliqués illustrant les missels et les psautiers splendides, dont on admire à l'occasion les enluminures artistiques!

Voici la ruine de l'église ancienne, avec son transept ajouré, orné de la rose à six lobes, précieux spécimen de l'art au XII^e siècle!

Là-bas, éparses sur le sol et couvertes de mousse, gisent des pierres tumulaires, dont le temps, ce vieillard insatiable, a rongé les inscriptions.

Tombes mystérieuses, colonnes brisées, poussière d'un passé lointain, dans vos tristes débris que vous êtes encore éloquents!

Examinons cette inscription disparaissant sous le lierre, dont les multiples crampons se sont fixés dans le creux de lettres grossièrement burinées et qui paraissent révéler des phrases touchantes...

On voudrait lever le voile qui cache la pensée transcrite par un cœur ulcéré, peut-être, car sait-on ce que renferme de secrets une communauté de ce genre?... En arrachant le lierre, la curiosité est excitée par le mot «Néant!» qu'on distingue encore. Est-ce l'œuvre d'un moine qui méditait sur le peu de durée de la vie, sur l'instabilité des choses humaines; le doute avait-il envahi son âme?...

D'autres mots, à moitié effacés, portent:

L..AS C MME L.S J... S..T ..TS
ILS SE R....ES

.....

L'imagination aidant, essayons de traduire la plainte de ce désillusionné des siècles passés:

NÉANT!

Les ans comme les jours
Sont courts.
Ils se passent rapides,
Avides,
Sans souci des douleurs,
Des pleurs
Que versent sur la terre
Entière
Les victimes du sort!...
La mort,

La trahison, la peine,
La haine
Leur sont indifférents.
Instants
De plaisir et de joie
Leur proie!...
Soupirs, rêves d'amour
D'un jour;
Illusions dorées,
Parées,
Vont au gouffre béant:
Néant!...

Ô ruines silencieuses, murs ébranlés, voûtes sonores, pierres inertes, arbres centenaires, fontaines jaillissantes, si vous aviez le pouvoir de nous faire connaître les vertus des bons et les vices des méchants, qui vivaient dans votre vaste enceinte, quelles révélations intéressantes nous feriez-vous!...

Car il fut un temps où le plus scandaleux relâchement se fit sentir parmi les religieux, à tel point que le comte Albert de Chiny, honteux de leur vie licencieuse, dut supplier l'évêque de Verdun de lui envoyer quelques moines de Citeaux «afin de mettre un frein au libertinage de ceux d'Orval», disait-il.

Ils vivaient dans l'opulence, qui engendre fatalement le vice! Ces exemples ne sont que trop nombreux et saint Bernard le constata parfaitement, lors de sa visite à l'abbaye.

De tout temps, les moines eurent une très mauvaise réputation, qui n'était pas toujours justifiée, paraît-il, et voici ce qu'en disait H. Étienne dès le commencement du XVI^e siècle:

Pour nombrer les vertus d'un moine
Il faut qu'il soit ord (sale) et gourmand,
Paresseux, paillard, mal-idoine (malpropre),
Fol, lourd, yvrogne et peu sçavant;
Qu'il se crève à table en buvant
Et en mangeant.

Le plaisant et spirituel Rabelais avait déjà tenu ce langage peu révérencieux, qui semble confirmé plus tard par l'estimable abbé Bois-Robert lorsqu'il conclut en ces termes:

Et par leur ventre je connoy
Qu'ils ont moins de souci que moy.

Tout en riant de ces traits d'esprit, il faut reconnaître que parmi ces «paillards», il y avait des hommes d'un vaste savoir et des artistes distingués.

Afin de donner une légère idée des mœurs de cette époque, plaçons ici la joviale *histoire* de l'anneau nuptial de la duchesse Mathilde, respectable veuve de Godefroid le bossu; elle diffère un peu des narrations diverses qui en ont été faites déjà, mais comme cette histoire n'est qu'une légende dans toute la force du terme, la fantaisie est plus ou moins permise:

Mathilde ne pouvant se consoler de la perte de son époux, qu'on venait d'assassiner mystérieusement à Anvers (1076), parce qu'il n'avait pas voulu mettre les religieux de Saint-Hubert en possession des biens que leur avait légués son père, quelques jours avant sa mort; ne pouvant pas oublier non plus la perte de son jeune fils, qui, peu de temps auparavant, s'était noyé accidentellement dans la Semois, Mathilde visita l'abbaye d'Orval, «afin de s'y procurer des distractions avssi honnestes qve pievses».

Les anachorètes, dont les aimables entretiens soula-geaient peu à peu sa mortelle douleur, lui inspirèrent une très vive sympathie et elle paya par des largesses de toute nature les prévenances délicates dont elle fut l'objet.

Ses visites devenant bientôt plus fréquentes, plus familières, elle se plaisait surtout à parcourir les vastes cuisines, où des moines frais et dodus avaient le talent de cuire à point les grasses volailles élevées dans la basse-cour et le fin gibier capturé dans l'immense forêt de la communauté.

Un jour qu'elle s'était rendue à la splendide église en style ogival qui brille encore de tout son éclat dans la petite commune française d'Avioth (3), la duchesse revint à Orval au grand galop de son cheval couleur Isabelle.

Cet exercice équestre lui avait donné un appétit violent qui la poussa instinctivement vers le domaine de la bonne chère, où elle se fit servir un de ces morceaux délicats dont les religieux avaient seuls le secret et qu'elle arrosa ensuite de la bière pétillante fabriquée dans leur brasserie modèle; ce délicieux breuvage l'émoustilla sans doute, car, se rendant ensuite vers une fontaine de l'enclos pour s'y laver les mains, son anneau lui glissa du doigt et se perdit au fond de l'eau!

Elle s'en aperçut et poussa aussitôt des cris de détresse entendus par les moines qui accoururent effrayés et l'aiderent à repêcher le bijou auquel elle tenait autant qu'à la prunelle de ses beaux yeux d'azur, mais les recherches ne donnèrent aucun résultat.

Voyant cela, un des mieux inspirés conseilla alors d'invoquer le concours infailible de la Sainte vierge Marie, ce qui fut fait séance tenante dans l'oratoire. On retourna aussitôt vers la source et l'anneau fut retrouvé voici comment:

Un moine, c'est-à-dire une truite, le fit flotter à la surface du cristal de la fontaine et la duchesse s'empara vivement de son précieux trésor, en poussant des exclamations sans fin!

Transportée de joie, elle s'écria ensuite: «Heureuse vallée, où j'ai retrouvé si miraculeusement cet or, je veux qu'on t'appelle désormais Vallée d'or!». En renversant ces derniers mots, on trouve *Orval* et c'est l'origine certaine du nom de l'endroit!

Cela tient du prodige, ou bien c'est une preuve évidente que l'art de la prestidigitation était joliment perfectionné à cette époque reculée et que plus d'un Robert Houdin avait déjà étonné ses contemporains par des tours de passe-passe incompréhensibles!...

Revenons à nos ruines intéressantes, qui prédisposent réellement à la méditation et plongent l'esprit exalté dans un océan de visions étranges, dans un nuage de voluptés archaïques:

À l'aspect de ces amas de pierres, de ces nombreux fragments attestant la splendeur d'un autre âge; à la vue de cet apocalyptique désordre, mille pensers différents reportent l'imagination vers le temps où le mouvement troublait les échos, où la vie débordante de sève animait la population du monastère!

Ces colonnes renversées soutenaient la voûte du temple, qui retentissait alors des hymnes sacrés; ces débris de meneaux renfermaient des verrières multicolores qui versaient leur lumière mystique dans la nef; ces galeries à moitié détruites laissent des traces visibles de chacune des cellules des moines; ces dalles en marbre, qui tapissaient la cour d'honneur, furent foulées par de puissants monarques, par des princesses belles et galantes, qui se faisaient un devoir de visiter ces lieux bénits et une gloire de les combler de richesses; par des princes de l'église et par des personnages célèbres, curieux de voir un ensemble aussi merveilleux (4).

Le portier-guide, homme simple et ignorant, s'efforce de donner des explications qu'on ne lui demande pas; s'il voulait se taire.

Il nous introduit dans les caves entièrement debout et tellement spacieuses que des chariots, attelés de quatre chevaux, peuvent y circuler à l'aise, jugez des provisions qu'elles devaient contenir! On y voit les traces de l'incendie du magasin aux huiles: les voûtes sont calcinées, mais elles pourront résister pendant des siècles encore, car leur construction est d'une solidité remarquable (5). Au-dessous de ces caves, il en existe d'autres tout aussi vastes; quelle était leur destination?... N'étaient-ce pas les *in-pace* où disparaissaient les incorrigibles, ou les moines possédant des secrets compromettants pour la communauté?

Transis par cette longue promenade souterraine où la lumière pénètre à peine, nous revoyons avec plaisir le beau soleil qui nous inonde de clarté et nous caresse de ses rayons bienfaisants.

Ô Lamartine, on se rappelle aussitôt ton hymne sublime à l'astre éclatant du jour et l'on admire doublement ces vers si beaux, si harmonieux:

Dieu que les airs sont doux! que la lumière est pure!
Tu règnes en vainqueur sur toute la nature,
Ô soleil! Et des cieus où ton char est porté,
Tu lui verses la vie et la fécondité!...

Émus, troublés, nous sortons de l'enclos moyennant un franc par personne, payé contre la remise d'un ticket numéroté détaché d'une souche, ce qui est assez prosaïque et permet de constater que cent trente-un visiteurs nous ont précédés.

L'illusion cesse car déjà la vieille porte en chêne, garnie de gros clous, se referme sur nous!...

Un petit vacher, qui paraissait guêter notre sortie, tend la main pour obtenir la charité et indique à notre demande un autre chemin pour le retour; nous n'hésitons pas à le prendre afin de faire diversion.

(1) La paroière, plus communément connue sous le nom de casse-pierre, ou perce-muraille, croît ordinairement sur les vieux murs, dans les fentes et entre les pierres.

(2) La sainte hospitalité était chose sacrée à cette époque reculée, où les voyages étaient aussi périlleux que fatigants.

Le voyageur recevait à l'abbaye le plus fraternel accueil et les membres de la communauté s'empressaient autour de lui pour le servir; on lui lavait les pieds et tout ce qu'il y avait de bon lui était prodigué pour ses repas; à son départ, on le comblait de bénédictions. Cette louable coutume, qui remontait à la plus haute antiquité et qui a disparu depuis longtemps, était sans doute ce qu'il y avait de meilleur dans ce genre d'institutions.

(3) L'église d'Avioth date du X^e siècle et peut être considérée comme l'un des plus beaux monuments gothiques de France (*Malte-Brun*).

(4) L'abbaye d'Orval, dont la fondation remonte à 1070, était une des plus opulentes de l'Europe.

Il résulte d'un inventaire dressé sous le règne de Marie-Thérèse que ses revenus atteignaient le chiffre de 1.200.000 francs! L'enclos mesurait plus de vingt hectares et les dépendances embrassaient des villages, des hameaux, des fermes au nombre de plus de trois cent!

L'abbé de Feller, qui visita l'établissement en 1758, alors que les travaux du nouveau monastère et ceux de la nouvelle église touchaient à leur fin, s'exprime ainsi sur l'ensemble des constructions: «... L'ancien bâtiment ressemble à une ville et le nouveau à une résidence royale. Quoiqu'il ne soit pas achevé, il est aisé de voir que ce sera la plus belle abbaye du monde!».

Il paraît que les arts, les sciences et l'industrie y brillaient d'un vif éclat et que le monastère abritait des hommes célèbres.

(5) C'est en 1793 que les troupes françaises assaillirent l'abbaye et y mirent le feu; la France croyait devoir se venger ainsi de l'offre qu'on avait faite à Louis XVI d'y recevoir l'hospitalité, lors de sa fuite en 1791; ce fait démontre les ramifications des religieux lorsqu'ils étaient tout-puissants.



PERDUS DANS LA FORÊT!

Ici la forêt est plus touffue, plus sombre, presque sauvage; nous y pénétrons cependant sans hésitation. Parfois des ronces épaisses et des branches abattues par le vent obstruent le passage, mais rien ne peut arrêter notre ardeur aventureuse.

Bientôt, différents chemins se présentent à nos yeux; lequel faut-il prendre?... Celui-ci a des traces visibles d'ornières anciennes, c'est le bon...

Nous marchons longtemps et atteignons un carrefour qui présente de tous côtés les mêmes traces d'ornières!... Nous devenons perplexes et pas un être vivant ne se trouve à notre portée pour lui demander un renseignement!

Poursuivant nos pas au hasard, en consultant parfois l'ombre que projette le soleil à travers le feuillage épais, nous parcourons d'étroits sentiers à la pente rapide et rocailleuse, nous sautons des ruisselets, dont le doux murmure réjouit un peu, pour atteindre une clairière où nous éprouvons l'impérieux besoin de prendre quelques instants de repos. Le moins affligé des nôtres profite de la circonstance pour réciter ces vers de V. Hugo:

Dans la brune clairière, où l'arbre au tronc noueux
Prend le soir un profil humain et monstrueux!...

Mais il s'agit bien de poésie, ce n'est pas précisément le cas, d'autres préoccupations nous assiégent...

Nous avons hâte de continuer notre chemin, car le ciel est traversé par des nuages noirs, avant-coureurs de la pluie!...

Errant à l'aventure, sans boussole et sans guide au milieu de cette forêt profonde, jadis sacrée pour les anciennes populations celtiques et vénérée par nos pieux ancêtres comme le sanctuaire de la déesse Ardoïna; entourés d'un lugubre silence et n'entendant même pas le son d'une cloche dans le ténébreux lointain, la fatigue et le découragement finissent par s'emparer de chacun, mais personne ne murmure, ne formule la moindre plainte; il paraît exister une convention tacite de ce côté...

Après trois heures de marche, trois heures d'hésitations, de tâtonnements et d'anxiété, nous apercevons enfin une éclaircie...; c'est l'extrémité de la forêt!!!

Nous sondons immédiatement l'horizon et là-bas, bien loin, bien loin, la miniature de l'église de Florenville indique la situation.

Nous nous étions complètement fourvoyés du côté de la route de Pin!

Quels champs stériles autour de nous, que de terrains rebelles aux courageuses tentatives des paysans, quelles maigres récoltes sur pied; c'est navrant!

Au détour d'un sentier, nous apercevons un brave cultivateur coupant laborieusement son avoine, dont la paille ne mesure pas quinze centimètres de hauteur!... Le pauvre homme nous indique le bon chemin.

N'est-ce pas malheureux de constater que le travail opiniâtre des infortunés qui ont péniblement remué les cailloux pendant de longs jours, soit si peu couronné de succès? Quelle différence entre ces champs stériles et les terres si fécondes de nos belles Flandres!...

Il est midi et la chaleur lourde, malsaine, ne fait qu'augmenter la soif ardente dont nous souffrons depuis longtemps; pas une maison n'est en vue!

Activant notre marche haletante, nous atteignons bientôt la brasserie de Monsieur Gosse, qui se trouve isolée à une distance d'environ quarante minutes de Florenville; résolument nous y entrons.

La dame s'empresse de nous offrir une excellente bière qu'elle a été chercher toute fraîche à la cave, pendant que son bel enfant blond, assis sur une chaise et surpris de cette brusque invasion, braquait sur nous ses grands yeux bleus transparents. Elle rit malicieusement de notre singulière aventure et s'empresse autour de nous avec une grâce charmante; qu'elle reçoive ici de nouveau nos plus chaleureux remerciements.

Nous prenons congé de cette aimable personne et poursuivons notre chemin au pas accéléré, car, ainsi que nous en avions le pressentiment, le temps est devenu tout à fait menaçant; l'atmosphère, chargée d'électricité, rend pénible la respiration; des insectes ailés, que nous appelons vulgairement bêtes d'orage, s'abattent désagréables sur la figure.

Tout à coup, le vent devient impétueux et provoque d'immenses tourbillons de poussière qui aveuglent; le tonnerre gronde sourdement et continuellement dans le ciel houleux; l'orage approche rapide, menaçant, terrible.

De grosses gouttes de pluie tombent lourdement sur les pavés et y dessinent de larges étoiles; quelques grêlons les accompagnent et rebondissent crépitants autour de nous; les habitants, agités par la crainte, s'empressent de fermer les volets et les portes de leurs demeures!

Il fait presque nuit, tant les nuages s'amoncellent épais et noirs au-dessus de nos têtes.

Courons!... Ouf!...

Nous sommes à l'hôtel.

Une dame, jeune encore, et ses deux fillettes y terminent leur repas et sont en proie à une anxiété effroyable; chaque roulement de tonnerre fait tressauter les enfants qui jettent des cris affreux!

Nous ne savons quels moyens employer pour calmer ces pauvres petites, que leur mère, aussi craintive qu'elles, ne cherche pas à rassurer.

Une crise nerveuse de la plus jeune nous donne pendant quelques minutes de vives inquiétudes et met sur pied tout le personnel de l'établissement; la dame pousse des exclamations à fendre le cœur et n'agit pas, alors qu'il suffit d'un peu de vinaigre pour réparer tout le mal...

Malgré ce fâcheux contretemps, l'hôtelier, qui paraît deviner notre faim réelle, s'occupe de nous avec la plus louable promptitude; il fait dresser la table et préparer le nécessaire pour nous restaurer convenablement...

Cependant, la tourmente s'accroît, les éclairs succèdent aux éclairs, la foudre éclate, le vent mugit furieux et fait plier les vitres; des craquements sinistres remplissent la maison et y répandent l'odeur âcre de la suie.

C'est la majestueuse symphonie des éléments, qui se heurtent, sifflent aigus, s'entrechoquent furieux, se brisent, hurlent et provoquent des dissonances lugubres; c'est un bruit étrange, confus, strident, formidable, un *crescendo* horrible, qui arrive à son plus haut degré d'intensité au moment où le potage nous est servi!...

Quel appétit, quelle bonne chère, quel vin délicieux; on éprouve un bien-être inexprimable devant cette table, gar-

nie de mets succulents et de fruits dorés, surtout quand on se transporte en imagination au milieu de la forêt d'Orval, où nous pourrions nous trouver encore et subir les inconvénients de cette perturbation soudaine.

Nous sommes l'objet de mille prévenances lorsqu'on apprend nos tribulations passées et Mademoiselle Anna fait le service avec un empressement qui dénote en elle un cœur très généreux; nous n'oublierons pas de sitôt ses bons soins.

Chose aussi bizarre qu'inattendue, l'orage s'éloigne aussi rapidement qu'il était venu et déjà le soleil fait sa réapparition!

Le repas terminé, l'omnibus de l'établissement nous transporte à la gare du chemin de fer où nous prenons bientôt le train pour Arlon.



ARLON

Arlon! Arlon! Nous sommes arrivés.

C'est le déclin du jour et déjà le ciel se voile d'abondantes vapeurs, qui l'asombrissent davantage de minute en minute. — La pluie commence à tomber.

Une carriole primitive, portant fièrement le nom d'un *hôtel* et qui menace de verser à chaque instant, tant ses ressorts sont disloqués, tant les rues qu'elle traverse sont raboteuses, nous y dépose presque moulus. N'en disons pas le nom, parce qu'il n'est nullement recommandable.

Arlon existait déjà avant la soumission des Gaules, dit l'histoire, et, ma foi, la ville a conservé de nombreux vestiges de ces temps éloignés; toutefois, le progrès, dont le char victorieux renverse les plus grands obstacles, s'y est introduit sous la forme de becs de gaz, mais on a soin de ne les allumer que le plus rarement possible, paraît-il, car, vers huit heures, désirant parcourir un peu les rues principales, nous avons dû renoncer à ce modeste plaisir à cause d'une obscurité complète!

Presque tous les magasins sont éclairés par des lampes au pétrole, dont la lumière blafarde n'atteint pas le trottoir; c'est triste, c'est lugubre...

Nous arrivons, en tâtonnant, à un jardinet, ou petit parc, où l'on se heurte à des clôtures qu'il faut contourner.

Rentrons bien vite pour nous coucher, c'est le meilleur parti à prendre...

Quelques distractions tout à fait imprévues nous sont cependant réservées à l'*hôtel*, qui paraît avoir sa clientèle spéciale:

Un brocanteur et sa jeune épouse, revenus de l'Italie, où ils sont allés faire leur voyage de noces, en même temps que leur *pétite négocié*, s'obstinent à vouloir nous vendre de la *bizoutérie d'occasioné* et nous exhibent des parures, des chaînes et des breloques d'une fabrication toute particulière; c'est *dé l'or à dix-huit karats et ze ne lé vend pas, ze lé donne*, dit le mari... Dans ce cas, je vous le prends, fait un voyageur qui se trouvait au fond de la salle, aussi bien éclairé que les magasins de la ville, et vivement il s'empare d'une superbe chaîne de montre que le marchand étalait sous nos yeux!

Stupéfaction profonde, anéantissement momentané des

brocanteurs, qui prennent vite le dessus et entrent dans des explications où leur langage coloré brille de tout son éclat.

Phrases incohérentes, interprétations fausses intentionnelles; c'est une véritable comédie...

Le farceur est un spirituel voyageur de commerce bien connu, mécontent de n'avoir réalisé aucune affaire à Arlon, et qui éprouve le besoin de s'amuser aux dépens des enfants de Moïse.

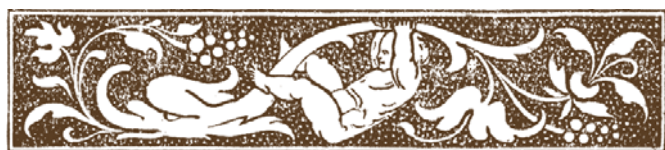
Nous profitons de cette scène divertissante pour entrer dans nos chambres, afin d'y prendre un repos tout à fait indispensable.

À peine couchés, nous entendons des chants repris en chœur; c'est le trio d'en bas qui n'a n'a pas tardé à se mettre d'accord et qui vide force bouteilles...

La voix puissante de la jeune femme, brune qui n'est pas dépourvue de charmes, fait vibrer les vitres et le voyageur porte chaleureusement sa santé, tout en lui prodiguant les compliments les plus flatteurs et sur sa voix et sur sa beauté!...

Le cliquetis des verres, les rires sonores et les chants arrivent distinctement à nos oreilles, quoique nous ayons une furieuse envie de dormir.

Le lendemain, nous quittons sans regret cette ville peu attrayante, qui n'offre de remarquable que la place du palais de justice, monument plus correct que gracieux, et les nouvelles constructions qu'on élève près de la station du chemin de fer, et nous partons pour Luxembourg.



LUXEMBOURG

Quelle ville souriante et quel mouvement il s'y fait; c'est sans doute à cause du marché que l'on dit avoir une importance très grande.

À la sortie de la gare, deux cars du tramway sont à notre disposition, mais nous préférons de beaucoup traverser à pied les gracieux viaducs qui étalent là-bas leurs élégants balustres italiens.

Luxembourg, jadis ville forte réputée imprenable, a été démantelé dès 1868, comme suite au traité de Londres, intervenu peu de temps après la victoire de la Prusse sur l'Autriche et cela sur les instances du gouvernement français, qui avait exigé le désarmement de cette place de guerre.

Les assises des remparts, élevées sur le roc, restent encore debout et paraissent indestructibles, tant elles sont solidement construites.

Transformés en promenades et jardinets d'un aspect on ne peut plus réjouissant, les anciens fossés des fortifications sont traversés partout au moyen de viaducs légers, qui offrent des points de vue remarquablement beaux.

De larges rues, aussi animées que propres, s'alignent nombreuses devant nous et sont fournies de charmants magasins, d'hôtels apparents.

Voici l'athénée, dont la cour est ombragée par un marronnier centenaire de proportions colossales, ses larges rameaux s'étendent sur les classes comme des bras protecteurs et y versent leur ombre salutaire.

On arrive sur la place Guillaume, très spacieuse et fort élevée d'un côté, au moyen de deux grands escaliers en grès; celle-ci est bondée de marchands de toutes catégories, mais surtout de femmes, qui étalent sur des tréteaux, dans des échoppes et sur le sol mille articles divers, tels que comestibles, lingeries, étoffes, vannerie, chaussures et quincailleries.

Sous de larges parasols en toile bleue se tiennent des vendeuses de fruits et de légumes, véritables viragos, hautes en couleur, qui, les poings sur la hanche, vantent la qualité de leur marchandise et entament des discussions criardes avec les servantes, désireuses toujours d'acheter à bas prix, afin de mieux sentir l'effet de l'anse du panier.

Rien de plus étrange que de voir ces délurées du négoce, le teint bronzé par le soleil, aux prises avec leurs chalandes revêches.

Tout à côté, des gourmets aux joues rebondies, aux lèvres sensuelles, tâtent les côtes aux grasses volailles et les soupèsent soigneusement avant d'en demander la valeur, qu'on débat ensuite, pendant que les pauvres volatiles, qui semblent deviner leur triste sort, poussent des cris désespérés.

C'est un bruit continu, un chassé-croisé général, un échange de contestations sur le prix de la marchandise et ces dialogues, souvent entremêlés d'épithètes salées, caractéristiques, ont leur côté burlesque.

Des cochons de lait, faisant de vains efforts pour s'échapper des paniers étroits dans lesquels on les tient captifs, mêlent leurs harmonieux grognements aux disputes qui s'élèvent turbulentes, chaleureuses.

Ici sont des matrones qui essaient des chaussures fantaisistes et les réclament amples pour leurs larges pieds, souples pour éviter la douleur des cors et solides pour en faire un long usage.

Là sont étendues sur ce qui était un tapis, de vieilles ferrailles et des ustensiles de toutes espèces: verroux, lampes à l'huile, serrures, mouchettes, écussons, chandeliers, outils usés, ornements funéraires, et le tout réuni ne paraît pas valoir cinquante centimes; cependant les paysans y cherchent les objets qui peuvent leur être utiles et les marchandent ensuite de façon à obtenir pour un sou l'article dont on en réclamait cinq!...

Ce n'est qu'après de très longs pourparlers, dans lesquels le brocanteur, âpre au bénéfice et le villageois défiant de sa nature, usent de leurs artifices réciproques, qu'on arrive à des transactions qui nous paraissent étranges et qu'ils trouvent très naturelles.

Le paysan délue difficilement les cordons de sa bourse parce qu'il connaît trop bien la valeur de l'argent, qui n'y entre jamais qu'au prix de labeurs incessants et c'est ce qui lui vaut la réputation d'être pingre et *liardant*.

Des lingères montrent aux rougeaudes filles de la campagne les bonnets, garnis de fleurs, de rubans et de perles, qu'elles ajustent sur leur chevelure luxuriante et leur présentent ensuite un miroir pour en faire apprécier l'allure mignonne; mais, comme ces coiffures ne vont jamais que par à-peu-près, elles en pincent le fond de leur main gauche et le tout se présente ainsi coquettement.

De retour chez elles, les pauvres campagnardes constatent la tromperie et reviennent la semaine suivante pour verser des flots d'injures sur la vendeuse; ce sont alors des colloques sans fin, des invectives violentes et réciproques qui tournent toujours à la confusion de l'acheteuse et pro-

voquent le rire des témoins de la scène qui, loin de calmer les querelleuses, les excitent davantage et rendent plus virulentes leurs contestations.

Sous des auvents improvisés, de grosses commères, vêtues de camisoles rouges et la large taille ceinte d'un tablier de toile grise, maculé de sang, débitent des déchets de viande, des tripailles peu appétissantes qui attirent les chiens errants.

Ces vagabonds affamés et malpropres viennent flairer la marchandise en levant la patte d'une façon significative, happent subitement un morceau, qu'ils emportent ensuite avec précipitation, ce qui met la boutiquière dans une colère bleue et lui fait pousser des cris furieux, ou lâcher des jurons formidables.

Des montagnes de fromages de toute provenance exhalent leurs parfums pénétrants à côté des poissons salés et des jambons fumés, alors que des colporteurs circulent et crient à tue-tête pour attirer l'attention sur leurs flacons d'Eau de Cologne, fabriquée par Jean-Marie Farina ; le remède se trouve donc près du mal. Ce sont des oppositions sans fin !

Et tous ces articles si divers, et parfois innommés, sont soigneusement examinés, constamment retournés, furieusement marchandés par la multitude accourue des extrémités de la ville et des environs.

Et, dans cette foule étrange, fureteuse, trottinante, tapageuse, les rustauds, chaussés de gros sabots, tout en mangeant des saucissons à l'ail et autres mets épicés, se heurtent aux citadins sans crier gare et leur marchent sur les pieds, sans daigner s'excuser.

C'est un va-et-vient perpétuel, un bruit tumultueux, un ramage discordant que domine encore la voix crécelle des vendeurs, qui tiennent à écouler leur marchandise le plus tôt possible et s'en retourner chez eux...

À l'extrémité du marché se trouve le palais royal, ou l'hôtel du prince, monument fort délabré, dont la belle architecture remonte au XVI^e siècle.

Nous visitons l'église métropolitaine, où l'on remarque un jubé artistement exécuté et des tableaux anciens d'une certaine valeur ; on y voit aussi le célèbre mausolée de Jean l'aveugle, dont le corps repose cependant à Castel, près Saerbourg, dans un magnifique sarcophage en marbre que l'empereur d'Allemagne fit élever vers 1838 à la mémoire de cet illustre guerrier.

Le mausolée de l'église de Luxembourg, tout simplement grotesque, représente saint Jean, saint Nicodème et les saintes femmes autour du tombeau du Christ, mais ces personnages taillés en bois, avec le plus souverain mépris des proportions, n'ont pas le moindre caractère et jurent effroyablement avec les fines sculptures du jubé, œuvre vraiment remarquable.

Une inscription latine porte ceci :

**Hoc sub Altare servatur Joannes
Rex Bohemiae, etc.**

Si l'histoire ne fait pas erreur, ce n'est qu'après avoir reçu onze sépulcres successifs que la dépouille embaumée de Jean fut déposée définitivement à Castel !

Ce qu'on raconte sur la vie de ce ferrailleur vagabond est vraiment inouï :

À peine âgé de seize ans, il hérite de la couronne de son père et se voit proclamer roi de Bohême ; immédiatement, il entre en lutte avec le pape Clément V à l'occasion de la

suppression de l'ordre des Templiers (1312), se bat en Flandre contre le duc de Brabant, va guerroyer en Allemagne pour l'empereur ; en Italie pour rendre la liberté à toutes les villes ; en Lithuanie pour convertir les païens, ce qui paraît étrange, et finalement en France pour repousser les Anglais !

Il passe la plus grande partie de son existence à guerroyer, à défendre des intérêts étrangers et partout ses armes sont victorieuses !

À la façon de Don Quichotte de la Manche, l'illustre chevalier célébré par Cervantès, il court le monde pour apaiser les querelles des roitelets entre eux et s'engager dans tous les différends des princes avec leurs peuples.

Très souvent, on ne savait ce qu'il était devenu, car, lors du décès de sa femme Élisabeth, dont il vivait du reste séparé, on dut s'enquérir partout pour lui en faire part et, après de longues recherches, on finit par le découvrir dans un coin perdu du Tyrol !...

Si tous ces hauts-faits ne sont pas des récits fantaisistes, Jean de Bohême était un homme réellement extraordinaire.

Nous ne sommes pas encore au bout et voici qui est bien plus fort :

Jean perdit un œil dans sa dernière expédition en Lithuanie et, peu de temps après, un célèbre médecin, sous prétexte de le guérir radicalement, le rendit tout à fait aveugle !

Que fit le roi ? — Il dissimula son infirmité autant que possible, dans la crainte que ses ennemis n'aient l'intention d'en tirer profit, et se rendit même à plusieurs tournois, où, la visière baissée, il prit l'attitude d'un spectateur on ne peut plus attentif !...

Quel infernal stratagème !

Malgré sa position si déplorable, il eut encore le courage de prendre part à de nombreux combats, où il ne cessa de poser des actes éclatants, et voici la fin de ce guerrier phénoménal ; elle est aussi étrange que glorieuse :

Édouard III, roi d'Angleterre, ayant de nouveau envahi la France et ravagé une partie de la Normandie, Philippe de Valois fit appel à ses amis pour l'aider à délivrer son pays.

À cet effet, il s'adressa d'abord au gentil roi de Bohême qu'il affectionnait beaucoup et aussi à messire Charles, son fils, puis aux comtes de Flandre et de Namur, à messire Jean de Hainaut et d'autres puissants seigneurs, dont il avait l'estime.

Tous se rendirent à son appel et firent de nombreuses levées de gens d'armes pour voler au combat.

Après avoir subi de grandes pertes d'hommes en route, ils arrivent tant bien que mal dans la plaine de Crécy pour livrer bataille aux anglais.

Le vaillant et noble roi de Bohême était là armé et en grand équipage quoiqu'il n'y voyait goutte et était aveugle, pendant que son aimable fils, devinant la défaite des Français, s'était dérobé et qu'on ne sut ce qu'il était devenu.

Alors le roi dit à ses gens, avec une grande vaillance : Seigneurs, vous êtes mes hommes, mes amis et mes compagnons. Je vous prie et vous enjoins de me conduire assez avant dans la bataille pour que je puisse frapper un coup d'épée.

Mais déjà la lutte est engagée formidable, meurtrière : les lances et les haches s'entrechoquent aiguës sous les clameurs et les blasphèmes des soudards enragés ; les arcs

géants des Anglais font pleuvoir des flèches effilées et leurs arbalètes d'acier lancent au loin des carreaux destructeurs ; ce n'est pas tout, un engin terrible, un monstre inconnu jusqu'à ce jour et qui bruit comme la foudre, vomit des flammes incendiaires et des balles homicides. C'est un ouragan de métal qui se déchaîne furieux sur les troupes de Philippe de Valois et fait le vide partout où il passe ! (1) Bientôt c'est une mêlée horrible, un carnage épouvantable !

Les corps sanglants des blessés rougissent les robes de leurs montures, qui hennissent emportées, les désarçonnent et les broient sous leurs pieds de fer ; le cliquetis des armes couvre les cris désespérés des moribonds, dont les membres pantelants gisent dans la poussière !

Cependant, le roi de Bohême et ses braves compagnons lièrent tous ensemble les brides de leurs chevaux et pénétrèrent si avant dans les rangs des ennemis que *Jean frappa, non pas un coup d'épée mais bien trois et même quatre ; il ferrailla aussi avec le prince de Galles, courageux et cruel comme un lion*, qui s'en fit une gloire dans la suite.

Tous succombèrent naturellement !

Le lendemain, on les trouva sur la place, étendus autour de leur seigneur, eux et leurs chevaux qui étaient encore attachés tous ensemble. (2)

Tant de sang-froid, tant d'héroïsme émut Edouard III qui versa des larmes d'attendrissement sur la fin malheureuse de ce héros sublime.

Ceci se passa en 1346. — Est-ce du roman ou de l'histoire ?

Revenons à notre point d'arrêt :

La ville de Luxembourg, jadis peuplée de guerriers et protégée par d'énormes canons en bronze, n'a plus aujourd'hui qu'une bien petite garnison : de rares militaires, frais et coquets, comme s'ils sortaient d'une boîte capitonée, se rencontrent par-ci, par-là, et produisent un effet des plus agréables dans le paysage.

Les habitants sont affables et complaisants, tous parlent correctement l'allemand et le français ; demandez l'indication d'une rue, on vous accompagne bien loin pour vous éviter un détour.

Dans tous les quartiers, il existe des fontaines jaillissantes, appropriées à des lavoirs publics, à la grande satisfaction des femmes du peuple, qui viennent y blanchir leur linge avec un soin extrême.

Le pont du château, qui date de 1735, est très curieux :

Accroché à un bloc de rocher taillé à pic, et rempli de casemates, on l'a relié à la ville par une arche immense ; ce travail hardi a dû présenter des difficultés réelles. De sa hauteur, on domine une grande partie de la cité et de ses environs.

La plume est impuissante à décrire exactement un ensemble aussi bizarre, où la nature et le génie de l'homme ont joué un rôle si important. Ce sont des heurts de pics et de précipices, des rocs imposants, des collines verdoyantes et des vallées fleuries, au milieu desquelles serpentent le *Petrus* et l'*Alzette*, petites rivières utiles, agréables d'aspect, qui, tantôt alimentent une brasserie, tantôt mettent en mouvement les roues d'un moulin, dont le joyeux tic-tac anime tout le voisinage.

Et, dans ce fouillis d'accidents de terrain, au milieu de cet harmonieux désordre, on voit de-ci de-là, à côté de tourelles antiques et de vieux pignons, des constructions

modernes, des chalets suisses qui font diversion avec le tout.

Luxembourg possède aussi son quartier neuf, où l'on élève des bâtiments somptueux de proportions extraordinaires, et qui contrastent singulièrement avec les anciennes maisons, si originales quand elles se trouvent alignées nombreuses, ainsi qu'on le voit encore dans grand nombre de rues de la ville.

L'impardonnable manie de tout renverser, de tout moderniser, si fréquente de nos jours, gâtera plus tard l'aspect général d'une localité si curieuse à tant de titres et que l'on ne quitte qu'avec l'espoir de la revoir un jour (3).

En approchant de la gare, on éprouve un regret et l'on se retourne involontairement pour jeter un dernier coup d'œil sur un ensemble aussi gracieux.

Le mouvement du matin s'est encore accentué ; les salles d'attente sont bondées de villageois retournant chez eux, porteurs d'immenses paniers vides qui renfermaient les provisions vendues au marché. Ils s'échangent à haute voix des conversations en allemand ou en français et s'animent d'une façon extraordinaire ; c'est un brouhaha incessant on ne peut plus comique, qui résonne à nos oreilles jusqu'au moment du départ.

(1) C'est à la bataille de Crécy qu'on fit usage pour la première fois de la poudre à canon ; les Anglais lançaient sur les troupes françaises du feu et des balles au moyen de puissantes bombardes.

(2) Tous les passages en italique sont pour ainsi dire textuellement extraits des Chroniques de Jehan Froissart.

(3) Si ces vandalismes sont fréquents partout, on constate pourtant avec plaisir que de certaines villes ont du respect pour les constructions anciennes ; dans ce nombre, on peut citer la ville de Bruges qui a des quartiers entièrement intacts ; Ypres, qui possède des rues complètes datant du XVI^e siècle.

La ville de Bruxelles, si modernisée, a le bon esprit de respecter sa Grand-Place, une des plus belles de l'Europe, et la reconstruction de la « Maison du roi », d'après les anciens plans, lui rendra son aspect primitif dans toute sa splendeur.



SAINT-HUBERT

Nous rétrogradons vers Saint-Hubert et, après un parcours de courte durée, le train arrive à Poix, qui n'en est distant que d'une lieue.

Un omnibus convenable portant l'inscription : PETIT HÔTEL DU CHEMIN DE FER, À SAINT-HUBERT, nous y transporte en peu de temps.

La route est riante et pleine de cette poésie champêtre qui réjouit le cœur ; la rivière la *Lomme* y apparaît et disparaît constamment, pour se montrer chaque fois sous un aspect différent.

Ici elle roule ses eaux rapides au milieu des broussailles, là-bas elle s'est créé lentement un lit minuscule dans le roc et passe bruyante sous forme de cascates blanches ; plus loin elle fait un parcours souterrain assez long pour surgir de nouveau lorsqu'on s'y attend le moins. La truite se plaît dans ses eaux limpides, s'y blottit sous la pierre et se laisse prendre assez facilement à la main.

De nombreux accidents de terrain charment la vue et quelques petits cris aigus sortent de l'épaisseur des buissons ;

le soleil, à son déclin, dore la cime des chênes et allonge démesurément l'ombre qu'ils projettent sur la route; une vapeur légère, s'élevant du sol, atténue le rouge vif des baies de sorbier et voile timidement le ciel, sillonné par le martinet au vol rapide, dont les ailes effilées brillent éclatantes sous les derniers rayons diurnes.

Déjà, l'on voit se dessiner dans une demi-teinte les hautes tours de l'église.

Un moment de silence solennel, mystérieux, semble préluder au crépuscule, mais il est rompu soudain par le bruit mélancolique d'une grosse cloche, qui sonne l'*angelus*, et par le joyeux hennissement des chevaux, qui flairent l'entrée de la ville; nous sommes à destination.

On monte nos légers bagages dans des chambres aussi spacieuses que des salles de concert; elles sont d'une propreté exquise et nous y trouvons tout ce qui est nécessaire aux soins de la toilette.

Une nuit paisible a réparé les fatigues de la veille et dès le matin nous visitons toutes les curiosités de la ville.

Voici l'église que l'on cite comme étant fort intéressante:

La façade est en style moderne, alors que l'architecture intérieure remonte à la dernière période ogivale. L'histoire nous apprend qu'en 1568 un violent incendie détruisit l'ancienne façade qui, paraît-il, resta en état de ruine jusqu'en 1700, époque à laquelle on érigea la nouvelle sur le plan uniforme et disgracieux que l'on voit.

Le vaisseau de l'église est d'une rare élégance et mesure une longueur de quatre-vingt-six mètres sur une largeur de trente. La nef centrale, haute de près de vingt-six mètres, et les quatre latérales, produisent un effet de perspective grandiose qui étonne.

D'immenses vitraux blancs y versent une lumière trop abondante et privent le temple de ce caractère mystique, qui sied si bien aux établissements religieux. (1)

Le buffet de l'orgue n'est pas sans élégance, mais les multiples tuyaux, qui brillent sous les rayons du soleil, sont silencieux!

Au fond du chœur, le maître-autel, tout en marbre, se dresse audacieusement, sans ancrages, ni appuis, à une très grande hauteur; on peut le contourner et en admirer la structure élégante.

Dans la première chapelle de gauche, on remarque le tombeau du grand saint Hubert: c'est un sarcophage en marbre, orné de jolis bas-reliefs, représentant les épisodes de la vie du bienheureux et surmonté de sa statue couchée. Le statuaire Guillaume Geefs en est l'auteur.

Les autres chapelles sont presque toutes vides et paraissent attendre les décors qui leur sont indispensables.

Plusieurs avis en grosses lettres, placés en évidence sur toutes les colonnes, font défense formelle, *sous peine d'amende*, de buriner ou d'écrire des noms à l'intérieur du temple, cependant les appliques en marbre du maître-autel, ainsi que les murs de la crypte souterraine, sont littéralement couverts d'inscriptions naïves et bizarres comme celles-ci:

Grand saint Hubert, protégez les amours de Jean et de Louise.

Avec l'appui de saint Hubert, les cœurs de Pauline et d'Arthur n'en feront qu'un.

Je t'ai vue, je t'ai aimée, saint Hubert fera le reste!!!

À toi ma vie et mes amours,
Anna, je l'affirme toujours;
Devant saint Hubert, je le jure,
Je ne serai jamais parjure!...

Un stupide loustic avait écrit sous ces vers si touchants, et peut-être si sincères, la sottise suivante:

Moi, je jure devant le suisse
Que je n'eus jamais la... jaunisse!...

On voit ensuite une multitude de noms propres, puis, des cœurs enflammés, des mains enlacées, un fouillis hiéroglyphique de signes mystérieux, insensés, et tout cela malgré la défense formelle, sous peine d'amende! Que serait-ce si cette sage et énergique mesure n'avait pas été prise?

Au milieu de la crypte souterraine se trouve la pierre tombale de saint Hubert; une fouille récente, dont on voit la trace, a démontré qu'elle ne recouvre rien.

On suppose que le corps du bienheureux fut jeté à la voirie lors de la tourmente du XVI^e siècle; d'autres prétendent qu'il est toujours enterré dans quelque souterrain caché de l'église et que le hasard le mettra au jour quand l'heure de cet événement heureux aura sonné.

Donnons ici quelques détails indispensables sur ce favorisé du ciel:

Issu de race royale de par son père Bertrand, duc d'Aquitaine, saint Hubert est né vers 656; il avait pour tante maternelle la bonne sainte Ode, qui se chargea de son instruction religieuse.

Pieux et sages, ses parents lui donnèrent une éducation conforme à leurs principes, mais sans profit pour le jeune prince qui, vivant à la cour, au milieu des séductions de tous genres, se livra, à peine adolescent, «aux plaisirs effrénés d'une vie mondaine».

Passionné chasseur devant Dieu, et courant souvent la prétentaine, son directeur de conscience le gourmandait fréquemment sur ses «*eschappées et sounnoises paillardises*», mais le jeune libertin ne reçut jamais docilement les sages admonestations de ses supérieurs et se regimait toujours contre leurs ordres, à tel escient que certain abbé, irrité par ses insolences, lui tint un jour ce sévère langage:

«Je représente un père austère et sans faiblesse,
Qui d'un fils libertin gourmande la jeunesse.»

L'incorrigible Hubert, peu ou point touché par cette virulente apostrophe, n'en continua pas moins ses fredaines, car, tantôt il détournait de ses devoirs la femme d'un simple pasteur, tantôt il enlevait violemment la fille d'un noble chevalier.

Toutes ces turpitudes, tous ces faits honteux, scandalisèrent les membres de sa respectable famille, qui doublèrent leurs efforts pour le tirer «*des griffes de Satan*», mais rien ne fit sur ce cœur endurci; ni les supplications de sa bonne mère, ni les terribles menaces de son père, ni les sages conseils de sa tante Ode, ni son mariage récent avec la belle Floribanne, fille de Dagobert, comte de Louvain, princesse vertueuse, et Hubert disparut parfois pendant des semaines entières dans les profondeurs des forêts, accompagné de sa meute de chiens féroces, pour se livrer à mille folies et «faire carnage d'animaux».

Il s'agissait de prendre enfin une grande détermination, de mettre un terme à cette vie déréglée, à ces dépravations honteuses, or, voici le moyen ingénieux qui fut employé:

On dressa un cerf qui, en peu de temps, devint d'une docilité étonnante et obéit aux moindres ordres...

C'était le vendredi saint de l'an 683 et malgré «ce jour solennel», Hubert, au lieu de prier et de se recueillir comme doit faire tout bon chrétien, se livrait à son plaisir habituel; le moment parut des plus favorable:

On fixa entre les branches du bois de l'animal une croix en cuivre poli, puis on l'amena sur le passage du chasseur; en même temps, la voix d'un homme caché derrière un roc, prononça ces paroles sentencieuses: «*Hubert, Hubert, jusques à quand poursuivrez-vous les bêtes dans la forêt? Jusques à quand cette vaine passion vous fera-t-elle oublier le salut de votre âme? Ignorez-vous que vous êtes sur la terre pour connaître et aimer votre créateur et ainsi le posséder dans le ciel?... Si vous ne vous convertissez, vous serez sans remise précipité dans les enfers!*».

Frappé de stupéfaction et de crainte à la vue de cette merveille, le chasseur, au lieu de décocher son trait sur l'animal, qui disparut aussitôt, se jeta à genoux, demanda au seigneur le pardon de ses fautes passées et commença à partir de ce jour un tout autre genre de vie. Il se mit de suite sous la direction de saint Lambert, évêque de Tongres, abandonnant ainsi sa femme Floribanne, qui ne tarda pas à mourir, et fit en peu de temps de tels progrès dans la religion qu'il renonça à tous les plaisirs de la terre pour se vouer entièrement à Dieu et vivre dans une profonde solitude au milieu de la vaste forêt des Ardennes, jadis le théâtre de ses exploits profanes, et qu'il choisit pour sa retraite.

«Sa nourriture consistait en herbes et racines, l'eau pure était sa boisson», disent les contemporains.

Tout ce qui précède paraît fort naturel et la supercherie dont on fit usage pour corriger un égaré est parfaitement justifiée, mais à partir de ce moment on entre dans le merveilleux et, pour l'expliquer, on ne peut faire mieux que de s'en rapporter à l'œuvre d'un homme compétent, Monsieur l'abbé Bertrand, autrefois vicaire à Saint-Hubert.

Le futur saint fait un voyage à Rome et entretemps a lieu le massacre de saint Lambert à Leodium, devenu plus tard Liège.

Donnons ici la parole au respectable abbé et citons sans la moindre altération un feuillet de son intéressant travail, qui a pour titre: PÈLERINAGE À SAINT-HUBERT:

«*En ce même temps, le pape saint Serge I fut averti par un ange du martyre de saint Lambert et chargé de sacrer à sa place et d'instituer évêque de Tongres Hubert, son disciple, qu'il rencontrerait ce jour-là même à la porte de Saint-Pierre.*

» *Le Saint Père fut assuré de la vérité de cette révélation par la remise de la crosse de saint Lambert, que l'ange déposa auprès de lui. Aussitôt il obéit. — En entrant dans l'église, il aperçut en effet un pèlerin pieusement agenouillé, c'était Hubert; le pape le prit par la main et l'introduisit jusque devant l'autel. Là il lui annonça la mort sanglante de saint Lambert, son maître, qu'il venait d'apprendre miraculeusement et lui fit part de son intention de l'élever à la chaire épiscopale de Tongres.*

» *Comme Hubert se confessait indigne d'occuper la place de son saint directeur, il est soudain revêtu des ornements pontificaux de saint Lambert, apportés là par les anges!*

» *Manquait l'étole, qui est la marque de l'autorité ecclésiastique; un ange envoyé par la Sainte Vierge, patronne de l'église de Tongres, lui remet, au grand étonnement des assistants, une étole blanche tissée de soie et d'or, au moyen de laquelle Dieu opère tous les jours plusieurs miracles, pour manifester la sainteté de son serviteur.*

» *C'en était trop: l'humilité d'Hubert ne put résister plus longtemps. Il céda et consentit à recevoir la consécration; puis, comme il disait dévotement la messe, saint Pierre lui apparut et lui donna une clef en or, signe de sa puissance de lier et de délier, ainsi que de guérir les fous et les furieux.*»

Inclinons-nous devant toutes ces apparitions extraordinaires, admirons bien sincèrement ces miracles étonnants, mais constatons que le ciel faisait preuve d'une incomparable générosité en faisant manœuvrer ainsi une grande partie de sa population pour servir cet ancien renégat! C'est une preuve évidente que la bonté divine n'a pas de limites dans de certaines circonstances.

Porteur de tous ses insignes et muni des pouvoirs nécessaires, Hubert revient à Tongres, où le clergé, suivi d'un considérable cortège, lui fait une réception splendide et le proclame évêque!

Appelé plus tard au diocèse de Liège, à la suite de la destruction de Tongres par les iconoclastes, Hubert régla la nouvelle cité et l'entoura de remparts; mais là ne se borna pas l'ambition de cet homme de bien, qui pénétra dans les sauvages Ardennes pour y prêcher l'évangile aux païens, hôtes dangereux, dont elles étaient infestées.

À son apparition, «la lumière se répand de toutes parts; les statues des faux dieux tombent, l'idolâtrie disparaît, les sacrifices humains cessent et font place au sacrifice au Dieu de paix!».

Bientôt, le digne évêque reçut le don des miracles et en accomplit plusieurs qui remplirent d'admiration tous ceux qui en furent les heureux témoins.

Après une longue carrière d'abnégation et de dévouement, Hubert mourut accidentellement à Tervueren, près Bruxelles (727), et son corps fut transporté à Liège, à la collégiale de Saint-Pierre. Ce n'est que le 21 septembre 825 que celui-ci fut déposé au petit monastère d'Andage, localité qu'on nomma plus tard Saint-Hubert.

À cette occasion, on ouvrit le cercueil et il fut constaté que le corps n'avait pas subi la moindre altération; il exhalait, au contraire, un doux parfum! On en retira l'étole miraculeuse, la crosse d'ivoire, une sandale, le peigne et le cornet, tous objets ayant appartenu à celui qui porta désormais le nom de saint.

On n'ignore pas que les croyants viennent ici en pèlerinage pour se préserver ou se guérir de la rage et cette même étole, dont on enlève un fragment pour chaque cure, est encore en usage aujourd'hui!

Deux opérations y sont pratiquées, suivant le cas: la Taille et le Répit.

Donnons ici de nouveau la parole à l'abbé Bertrand pour les expliquer:

«*Dès qu'une personne se croit infectée du venin de la rage, elle se rend à Saint-Hubert; si elle a été mordue à sang par un animal enragé, elle subit l'opération qu'on appelle la Taille; si elle n'a pas été mordue à sang, elle reçoit le Répit, après quoi la personne retourne chez elle, accomplit une neuvaine. Elle est assurée de sa guérison.*»

Voici comment se fait l'opération de la Taille:

«*L'Aumônier fait une petite incision au front de la personne qui a été mordue; l'épiderme étant légèrement soulevé à l'aide d'un poinçon, il introduit dans l'incision une parcelle exigüe de la Sainte Étole et l'y maintient à l'aide d'un étroit bandeau de toile noire, qui doit être porté pendant neuf jours: c'est-à-dire pendant une neuvaine.*»

Remarquez que l'étole, dont on coupe des milliers de morceaux par an, reste toujours entière!...

Il faut forcément s'avouer vaincu devant ces faits extraordinaires, qui ne sont pas du domaine de la science et les admettre sans discussion, car des centaines de certificats au-

thentiques les attestent et confondent les plus sceptiques !

Les conditions essentielles de la neuvaine sont les suivantes : 1. Se confesser et communier ; 2. coucher seul en draps blancs ; 3. boire dans un verre particulier. On est autorisé à boire du vin, manger du pain blanc, du porc mâle, des chapons, du sel ; on peut se laver les mains et le visage, sans toutefois pouvoir se raser pendant neuf jours, ni se peigner pendant quarante jours !...

N'oublions pas de donner cette dernière et indispensable explication de l'abbé :

« Le Répit consiste à assurer contre la rage les personnes mordues, ou autrement infectées par des animaux enragés, jusqu'à ce qu'elles puissent se rendre à Saint-Hubert pour y être définitivement assurées. »

Cet acte peut être posé provisoirement par toute personne qui a fait régulièrement le pèlerinage et le mal n'a pas le moindre effet lorsque toutes les prescriptions sont suivies scrupuleusement.

Que deviennent ensuite les sottes tentatives d'un Monsieur Pasteur, qui prétend audacieusement guérir les malheureux malades au moyen de l'inoculation du virus rabique ?

Ô simplicité primitive de l'ignorance, que ta foi ardente est justifiée ; ô science vaniteuse, que ton orgueil est grand !...

Continuons à visiter l'intéressante localité :

Voici l'hôtel de ville ; ses proportions sont très grandes et lui donnent l'aspect d'un véritable monument. Érigé sur un monticule, il produit beaucoup d'effet.

Au rez-de-chaussée, c'est l'école primaire des filles ; à l'étage se trouvent la vaste salle des séances du conseil communal et les différents bureaux, parfaitement aménagés. C'est au moyen de ces combinaisons qu'on a pu construire un bâtiment élégant et solide.

Tout en face, on voit la fontaine monumentale élevée à la mémoire de Pierre-Joseph Redouté et surmontée de son buste ; ce beau travail est dû au ciseau de Victor Vanhove.

La rue dans laquelle naquit l'artiste porte son nom et une plaque commémorative, fixée sur la façade du n° 6, indique l'inscription suivante :

ICI EST NÉ LE 10 JUILLET 1759
REDOUTÉ, PIERRE-JOSEPH, PEINTRE DE FLEURS
MORT À PARIS LE 19 JUIN 1840.

Pierre-Joseph Redouté, dont le père était lui-même un peintre distingué, mais sans fortune, débuta par des tableaux d'église et des portraits, dont quelques-uns furent remarqués et lui donnèrent immédiatement une certaine réputation, mais il abandonna aussitôt cette voie pour se livrer exclusivement à la peinture des fleurs.

C'est à la vue des splendides productions du célèbre peintre Van Huysum que cette vocation se révéla chez lui. Il copia d'abord les superbes tableaux de ce maître et travailla ensuite d'après nature avec une ardeur qui donna en peu de temps des résultats inespérés.

Se rendant à Paris, en 1784, il y eut la bonne fortune de dessiner avec Gérard Van Spaendonck, peintre hollandais, toute une série de fleurs pour le cabinet de Louis XVI.

Sa réputation ne faisant que s'accroître, il entra en relations suivies avec les grands artistes de son siècle et fut nommé en 1792 dessinateur de l'Académie des sciences de Paris ; c'était un titre enviable et envié par plusieurs de

ses confrères, qui croyaient se venger de l'artiste en faisant de stupides jeux de mots sur son nom, mais la renommée de celui-ci était bien au-dessus de ces sottes vilénies.

En 1805, l'enfant de Saint-Hubert obtint le titre de peintre de fleurs de l'impératrice Joséphine et, en 1822, celui de professeur d'iconographie végétale au Jardin des plantes, à Paris, poste honorable qu'il occupa jusqu'à sa mort.

C'est donc à juste titre qu'on lui a élevé ce monument, non dépourvu de cachet, mais d'une solidité plus que douteuse.

Pierre-Joseph Redouté avait aussi un frère nommé Antoine-Ferdinand, qui était peintre décorateur et habitait également Paris.

Artiste remarquable, il fut appelé à Compiègne pour y décorer plusieurs appartements du célèbre château et exécuta ensuite de grands travaux d'embellissement à l'Élysée-Bourbon, à Paris.

Sa brillante carrière ne fut pas longue, car il mourut à l'âge de 53 ans.

La petite ville de Saint-Hubert peut donc s'enorgueillir d'avoir donné le jour à deux hommes d'un véritable mérite.

L'ensemble de la localité est on ne peut plus simple et modeste ; on y voit quelques magasins sans importance, dont un avec la façade peinturlurée depuis le soubassement jusqu'au faîte : l'original qui exécuta ce travail hardi n'est certes pas un Redouté, mais il a eu soin d'indiquer tous les articles qu'on y débite, c'est-à-dire des faulx, des raquettes, des scies, des jeux de dominos, des moulins à café, des fourches, des casseroles, des tamis, etc., tout cela pêle-mêle et en couleurs éclatantes, c'est d'un cocasse achevé.

On voit ensuite quelques boutiques de chapelets, de scapulaires, de médailles à l'effigie du patron de l'endroit, deux hôtels sérieux et trois cafés convenables, parmi lesquels il faut citer celui de l'Association libérale.

Nous sommes introduits dans cet établissement par un spirituel montois, fonctionnaire de l'endroit, dont nous venons de faire, à l'instant même, l'heureuse rencontre.

L'enfant de Mons nage dans la joie et nous pose mille questions sur le lieu de sa naissance, sur ses anciens amis qu'il n'a pas vus depuis longtemps ; c'est un feu roulant de paroles, accompagnées de gestes, qui dénotent de la part du camarade, un enthousiaste de tout ce qui est grand et généreux ; il ne consent à prendre congé de nous qu'à la condition de se revoir avant le départ ; c'est convenu.

Le lendemain, nous faisons une promenade matinale aux environs ; le temps est magnifique et, sans intention, nous arrivons à Hatrival, petit village peu opulent, qui fut éprouvé il y a quelques années par un vaste incendie, dont on voit encore les traces : vingt-six maisons devinrent la proie des flammes !

Cet affreux désastre a jeté une grande perturbation dans la population où la ruine et le deuil sont venus s'abattre ; une pauvre vieille a été trouvée carbonisée dans les décombres de sa maisonnette, deux hommes sont devenus fous et ont fini leur triste existence par le suicide !

Ces drames palpitants sont racontés dans tous leurs navrants détails par ceux qui en ont été les témoins consternés.

Le village se compose de cent trente bourgeois ou chefs de famille (c'est ainsi qu'ils s'expriment) ; chaque bourgeois

possède deux ou trois vaches et une chèvre, puis un lopin de terre de mauvaise qualité qu'il cultive à la sueur de son front; ce sont là toutes les ressources de ces pauvres paysans, jugez s'ils doivent mener une vie sobre. C'est comme un reste des anciennes peuplades gauloises, dont on retrouve en partie les mœurs simples, primitives.

Et, malgré la détresse de la plupart de ces malheureux, personne ne tend la main; chacun est digne et se respecte.

Approchant d'un groupe de petits enfants en haillons, qui inspirent une véritable pitié, nous leur offrons quelques pièces de monnaie, qu'un seul d'entre eux accepte; les autres refusent, ne connaissant ni la valeur, ni la couleur de l'argent; et à quoi leur servirait-il? La commune ne possède pas une seule boutique pour le dépenser et les habitants doivent aller acheter à la ville les quelques épices dont ils peuvent avoir besoin de temps en temps.

L'air est pur ici et les environs sont vraiment attrayants.

Là-bas, très loin, on nous montre un petit village avec l'ébauche d'une église, commencée il y a longtemps déjà et laissée en plan. — Quelle indifférence, braves campagnards!

En revenant, nous visitons sur notre passage une scierie hydraulique minuscule, qui fonctionne quand les eaux du ruisseau sont suffisamment abondantes pour faire tourner la roue, ce qui est assez rare pendant l'été; c'est la seule et unique industrie de l'endroit.

Ajoutons-y toutefois un vieux sabotier qui exerce son métier sur le bord du chemin et enfume sa marchandise comme des jambons, sans doute pour lui donner un aspect agréable. Une jeunesse lui commande une paire de sabots et le vieillard, le nez garni d'énormes lunettes, qui font paraître ses yeux doublement grands, lui prend gravement la mesure du pied! — C'est le sujet d'un petit tableau!

À peine rentrés à Saint-Hubert, notre camarade montois nous happe au passage, pour nous offrir un rafraîchissement à son local de prédilection.

Une heure d'aimable causerie, pendant laquelle on fouille de nouveau dans le plus lointain passé imaginable, est vite passée en sa présence et lui procure un bonheur ineffable, dont il ne jouit pas souvent; Mons est pour lui l'objet d'un culte et l'émotion le gagne quand on lui parle de la fête communale, annoncée dès la veille par le bourdon sonore et le brillant carillon, dont les airs joyeux berçaient son enfance!

Et le *Lumeçon* et la Foire? que de touchants souvenirs s'y rattachent!...

Il a une mémoire prodigieuse et nous récite les plus beaux vers de nos meilleurs poètes montois: Mathieu, Quinet, Potvin, Descamps, Clesse, Moutrieux, Laroche, et entonne le *Drapeau belge* de ce dernier.

Quand il regarde son Drapeau,
Le Belge est fier de sa patrie!

répétons-nous en chœur et les verres s'entrechoquent joyeusement!

Sachant que nous n'avons pas beaucoup de temps à dépenser avec lui, c'est avec de véritables angoisses qu'il voit si rapidement avancer les aiguilles de la vieille horloge, dont le tic-tac lent et monotone l'agace...

Déjà se quitter, dit-il; il le faut cependant, cher ami.

Comme nous avons obtenu l'autorisation de visiter le Pénitencier des jeunes délinquants, un des nôtres juge qu'il serait décent de se faire raser; à cet effet, on lui indique un

des Figaro de l'endroit, dont l'enseigne porte l'inscription suivante:

.....
Plafonneur, Charpentier,
Coiffeur, Perruquier.

Il plafonne, sans doute, car sa femme dit qu'il ne rentrera que vers le soir; toutefois, elle montre la maison d'un confrère et celui-ci s'est donné les qualités de:

Tailleur, Barbier, Coiffeur.

Ô les cumulards!

Le brave homme assis, les jambes croisées, saute à bas de ses planches, met de côté la culotte qu'il raccommode et prépare vivement ses instruments:

Une assiette creuse de cuisine sert de plat à barbe; le blaireau étant inconnu ici, la savonnée se fait à la main, ce qui procure l'incalculable avantage d'en respirer le parfum problématique; on n'ose rien dire... Mais déjà le rasoir fonctionne et stridule sous les obstacles qu'il rencontre, on murmure timidement, la larme à l'œil; voyant cela, il repasse son instrument sur le creux de la main et continue ensuite sans hésiter, en entamant quelque peu l'épiderme; le tout se termine alors par un débarbouillement de la figure dans une gamelle en fer blanc. C'est d'une simplicité rudimentaire!

On nous assure qu'il existe ici un troisième Figaro, qui est à la fois *Paveur, Raseur, Serrurier et Cordonnier*!... S'il ne fait pas rapidement fortune avec quatre cordes à son arc, c'est qu'il n'a réellement pas de chance.

De nombreuses anecdotes circulent sur ces artistes et l'on se permet de nous dire très sérieusement qu'un jour, le plus occupé de tous, croyant couper une semelle de botte, enleva net l'oreille d'un de ses clients!... Est-ce possible?... C'était sans doute un enragé qui avait besoin de se faire pratiquer la *Taille*!

(1) Voyez nos cathédrales gothiques avec leurs verrières chatoyantes remplissant les nefs d'une clarté nuageuse, ajoutez-y le parfum pénétrant de l'encens et les chants liturgiques au caractère étrange et vous conviendrez que ces dispositions doivent inviter le croyant à la dévotion à l'ascétisme.



LE PÉNITENCIER

Vers trois heures, on nous ouvre la grille de la Maison de Correction.

Le Directeur est on ne plus affable et distingué. Il nous introduit dans une vaste galerie, qui donne accès à son bureau, où nous admirons une vieille cheminée en marbre et une superbe bibliothèque, finement sculptée.

D'autres salles, aussi spacieuses les unes que les autres, et destinées aux différents services de l'établissement, se suivent; elles sont toutes pourvues de portes en chêne de des-sins particuliers.

Un splendide escalier, garni d'une rampe artistique en fer forgé, remplie d'ornements et de figurines, conduit aux appartements qui sont brillamment parquetés; un immense vestibule, dont les panneaux sont couverts d'anciennes peintures assez médiocres, précède ceux-ci. — Comme nos aïeux faisaient grandement les choses!

Nous visitons ensuite le Pénitencier proprement dit.

Les dortoirs des détenus, classés par catégorie d'âge, sont d'une propreté exquise et chaque compartiment, renfermant le lit avec les objets indispensables, est grillé. L'aérage ne laissant rien à désirer, on ne sent pas la moindre odeur désagréable.

Après avoir parcouru ces interminables galeries, nous sommes attirés vers la chapelle par un chant religieux on ne peut plus suave : ce sont de tout jeunes détenus qui répètent une messe, sous la direction de l'aumônier, basse-taille puissante primant le chœur des sopranis.

Un *Ave Maria* de Mozart, chanté par la voix pure et plaintive du plus petit d'entre eux, verse l'émotion dans nos cœurs attendris et nous arrache des larmes !

L'aumônier, qui soupçonne notre goût de la musique religieuse, n'hésite pas à entonner le *Stabat Mater*, de Rossini, dont il interprète la phrase dominante avec une ampleur magistrale, avec un talent réel ; c'est un véritable artiste.

Un silence profond, imposant, règne autour de nous et nul ne resterait insensible en pareille circonstance !...

On les voit là soumis, attentifs, dans leur costume de toile grise, les pauvres enfants, et quel mal ont-ils pu faire ? L'innocence paraît rayonner dans leurs regards limpides, la candeur semble imprimée sur leurs jeunes fronts ; séparés du monde, ils sont privés des caresses maternelles, de l'affection de ceux qui leur étaient chers !

Et de quels sentiments de famille peuvent-ils être pénétrés en sortant de là ?

Le personnel les traite avec douceur, nous le constatons à chaque instant ; ils sont proprement vêtus, bien nourris, convenablement couchés, mais leur liberté, leur douce liberté !

Deux vastes cours de récréation sont destinées aux divers détenus ; les uns s'y livrent, insoucians et espiègles, à leurs joyeux ébats, d'autres restent, mornes et pensifs, dans un coin.

Voici une troisième cour, très spacieuse ; toute la population de l'établissement vient de s'y grouper et la fanfare défile militairement devant elle, en jouant de joyeux pas-redoublés ; cette musique n'est composée que de détenus et accompagne les autres aux promenades qu'ils font assez fréquemment à la campagne. Il y a là plusieurs bambins, frères en apparence, qui soufflent dans leurs gros instruments de cuivre avec une sincérité absolue ; ils prennent vraiment leur rôle à cœur, les pauvres petits !

On se livre ici à tous les travaux utiles à l'existence :

Les ateliers de menuiserie, de cordonnerie, de tailleurs sont bien outillés et proprement tenus ; les grands y travaillent suivant leurs aptitudes. D'autres s'occupent d'agriculture et donnent leurs soins au bétail et aux chevaux ; les écuries sont immenses et renferment des vaches de Durham et de Hollande remarquablement belles.

Seules, les cuisines ne répondent pas à leur destination, car elles sont de beaucoup trop exigües et mal disposées.

Le Pénitencier est installé dans le vieux monastère de Saint-Hubert et se trouve contre l'église ; une cour-jardin précède la façade, dont l'architecture est distinguée.

Nous ne pouvons nous dispenser de féliciter bien sincèrement le directeur sur l'excellente tenue de son établissement et nous conservons de sa courtoisie le plus agréable souvenir.

Quelques réflexions au sujet de cette institution, qui

coûte un joli denier à l'État :

Rend-elle à la société des services réels et répond-elle à un besoin victorieusement démontré ?

Deux catégories de détenus sont établies : la première se compose des enfants qui n'ont pas atteint l'âge de quinze ans, la seconde des adultes qui ne sont pas encore parvenus à leur vingt-et-unième année ; il n'existe pas d'autre distinction et les individus de ces deux groupes sont en contact permanent, soit dans les ateliers, soit à la cour de récréation, ou à la promenade.

Qu'en résulte-t-il ?

Le vice est contagieux ; il y a là des malheureux qui ont commis une faute très légère à côté d'êtres pervers qui ont tous les mauvais instincts possibles ; est-ce raisonnable ? La dépravation de ces derniers gagne les autres inévitablement.

Il en est qui comptent les jours restant à passer pour entrer en liberté et complotent d'avance des machinations odieuses. C'est parfois le point de départ de ces associations de malfaiteurs qui vont exploiter les grandes villes, pour échouer ensuite sur les bancs de la cour d'assises.

Tout en reconnaissant que le système cellulaire atrophie l'intelligence du détenu, abrège son existence, il n'en est pas moins vrai que la vie en commun a des conséquences plus funestes encore.

Et quel remède apporter à cette situation ? Le classement par sections, suivant les fautes commises ? cela peut paraître compliqué, mais la chose n'est pas matériellement impossible.

Et, si la nécessité d'un pénitencier est réellement démontrée, est-il indispensable de réunir toutes les catégories de vices dans un même établissement ?

Est-il logique de mettre en contact journalier l'enfant qui a commis une pécadille avec celui qui a voulu assassiner son semblable ?

Il y a là une question importante qui mérite une sérieuse étude et qui ne devrait pas laisser indifférents nos gouvernants.

Une autre considération :

Avant de rendre un jugement contre ces pauvres égarés d'un jour, ce qui se fait parfois avec une légèreté inouïe, à la grande satisfaction de parents barbares, qui diminuent ainsi leurs charges de famille, ne serait-il pas utile de s'en-tourer de renseignements précis sur ces derniers ? En le faisant scrupuleusement, on limiterait sans doute ces séquestrations apparemment légales.

Nous avons visité également l'infirmerie, dans laquelle se trouvaient un convalescent et un poitrinaire ; ce dernier n'avait plus que quelques heures à vivre et paraissait calme, résigné ; mais l'autre était plein d'espérance, armé de courage, car il allait être rendu à la liberté sous peu !

Quel crime expiait-il ? Le gredin avait chipé un franc vingt-cinq centimes, à l'instigation et avec le concours inconscient d'un de ses petits camarades !

Il pleurait à chaudes larmes en nous le disant et jurait de ne plus recommencer jamais...

L'infirmier, homme doux et compatissant, était aussi touché que nous en l'écoutant et le citait comme un enfant modèle.

L'établissement cultive aussi de nombreux hectares de terrain, mais d'une qualité tellement mauvaise, que si l'on

comptait le prix de revient d'un hectolitre d'avoine, la stupéfaction serait grande; on pourrait attribuer une valeur à chaque graine!



FORÊT DE SAINT-HUBERT

À notre sortie du Pénitencier, nous faisons une intéressante promenade dans la belle forêt de Saint-Hubert, qui montre des sites ravissants et des plantations extraordinaires. Ici sont des chênes majestueux, dont les larges rameaux voilent le ciel; ils poussent vigoureux, car, sous leur écorce tannante, circule active une sève généreuse que procure l'air vif de la contrée.

Le gui, ce parasite jadis sacré pour les Gaulois et que les Druides coupaient solennellement avec une faucille d'or, pour en distribuer des fragments au peuple le jour du renouvellement de l'année, tout comme on distribue de nos jours le buis béni le dimanche des rameaux; le gui, ce vampire forestier, si nuisible à de certains arbres, y figure sous forme d'immenses nids d'oiseaux. Il peut vivre à son aise sur ces colosses centenaires et se nourrir impunément de leur suc abondant.

Les branches de certains chênes sont couvertes de lichens blanchâtres et de mousses vert-tendre, alors que le tronc est garni de lierre, aux fleurs jaunâtres, ce qui leur donne un aspect multicolore.

Là sont des bouleaux superbes, dont l'écorce argentée brille comme le plus beau satin; ils donnent la note gaie à la sombre verdure des vieux sapins qui les environnent d'un air mystérieux.

Plus loin sont des buissons, où la ronce des haies étale ses baies rouge-brun et le liseron, liane naine de nos climats, ses clochettes blanc-de-lait; ces plantes sauvages et prolifères sont enchevêtrées avec le chèvrefeuille et ressemblent à de gigantesques bouquets destinés à quelque Gargantua qui habite les profondeurs de la forêt!

À l'aspect de cette puissante végétation, on remonte involontairement vers un lointain passé et l'on songe aux temps où les dolmens s'y rencontraient près de l'ossuaire des malheureux qu'on égorgeait à chaque instant pour apaiser l'imaginaire courroux d'un *Téutates*, d'un *Hesus*, d'un *Bellemus* et d'une *Isis*, fantastiques divinités vénérées dans ces lieux sauvages; usage barbare dont saint Hubert comprit toute l'horreur et qu'il contribua à faire disparaître, non par des miracles, mais par la persuasion.

Nous passons près d'un étang gracieux, au milieu duquel flottent mollement de larges feuilles de nénuphars, dont les fleurs d'or parfument l'air et attirent la gracieuse libellule; ses bords sont garnis d'épais roseaux, qui permettent à peine de voir l'eau, cependant un pêcheur y prend sous nos yeux étonnés la plus superbe truite qu'on puisse voir; il paraît fier de son exploit, ce qui fait supposer que cela ne lui arrive pas souvent!...

Soudain, le son d'une voix étrange résonne à nos oreilles; doucement nous faisons quelques pas en avant pour mieux entendre et bientôt on saisit ce refrain:

Brise du soir, léger nuage,
Portez mes refrains soucieux
Vers celle dont la douce image
Est toujours présente à mes yeux.

Car mon cœur l'aime
D'amour extrême,
Son souvenir
Me fait souffrir!

Ces quatre derniers vers, auxquels on a adapté la musique d'une *Dernière Pensée*, de Weber, produisent le plus touchant effet. Plusieurs strophes sont chantées avec une douleur si profonde, avec un organe tellement pur, qu'une indicible émotion s'empare de nous!

Excités par la curiosité, nous avançons un peu, mais brusquement la voix s'éteint et ses dernières intonations sont répétées par les lointains échos! Quelle est cette âme en peine qui, semblable à Orphée, exhale sa douleur à l'ombre des bois?...

L'érable, à l'élégant feuillage; le sorbier des oiseaux, dont le fruit ressemble au plus beau corail; le hêtre, qui fait pleuvoir la faine; le tremble, qui frissonne sous la faible haleine du zéphyr; le platane aux feuilles palmées; le tilleul, aux fleurs odorantes et salutaires, toutes les plantes forestières ont là des spécimens vraiment remarquables.

Mais déjà les rayons vascillants du soleil, qui descend rapide vers l'horizon, illuminent de rouge le sommet des arbres; un épais brouillard s'élève aussitôt du sol et nous environne de tous côtés. Hâtons nos pas.

Rentrés à l'hôtel, nous ne sommes pas peu surpris d'y rencontrer quatre de nos concitoyens, MM. Georges M..., Vander... et les deux frères P..., qui arrivent à l'instant; quelques minutes après, notre camarade le fonctionnaire vient nous rejoindre, jugez de sa félicité!...

Nous passons ensemble une délicieuse soirée, au milieu des gros rires, provoqués par les chansons et les bons mots en patois de Mons; notre vieil ami est au septième ciel et ne résiste pas au désir de chanter *El' Volontéere couyonné*, de Descamps. Un autre récite *Le Lumeçon*, d'Adolphe Mathieu, et la belle pièce de vers, composée par B. Quinet à l'occasion de l'inauguration de la statue du célèbre Orlande de Lassus:

Le voici donc, enfin!... et quand sa noble image
Un jour du temps jaloux devrait subir l'outrage
Elle brille à jamais d'un éclat souverain
Son immortalité plus forte que l'airain.

Cette admirable poésie, qui se termine par des pensées très élevées et par la sublime figure de Cornélie, la mère des Gracques, est bien dite et vivement applaudie.

Il est près de minuit quand on se sépare!

Désirant aller à Rochefort le lendemain et visiter les grottes de Han, l'hôtelier nous conseille de faire ce parcours de quatre lieues en voiture, plutôt que par le chemin de fer. — Accepté.

Nous sommes sur pied dès l'aube et bientôt prêts pour le départ. En route!



DE SAINT-HUBERT À HAN

Le soleil est à peine visible et semble lutter contre les nuées vaporeuses qui s'élèvent des champs; il fait froid et nous frissonnons sous nos légers vêtements.

Côtoyant la lisière de la forêt jusqu'au village de Sarloy avec ses maisonnettes rustiques aux portes bien closes et dont les cheminées, qui fument abondantes, semblent

vomir des flocons d'ouate, glissant lentement vers le sol, au lieu de monter rapides vers le ciel, nous arrivons bientôt à Grupont. Une bonne odeur de bois brûlé se répand autour de nous.

La *Lomme*, cette petite rivière capricieuse déjà citée, et qui se jette dans la *Lesse* à Éprave, fait ici sa réapparition.

Nous éprouvons l'impérieux besoin de faire arrêter nos voitures à la porte d'un estaminet-auberge, non pour nous rafraîchir, mais pour nous réchauffer!

Ô bonheur, un immense poêle flamboie et ronronne comme en plein hiver, il est salué avec enthousiasme; notez que c'est le mois d'août et que, pendant le jour, les chaleurs sont suffocantes! Ces brusques changements de température sont assez fréquents dans les Ardennes, où il gèle souvent au milieu de l'été.

Dégourdis, plus dispos, nous continuons notre chemin au pas rapide des chevaux qui accélèrent leur marche, secouent leur crinière humide et poussent des hennissements formidables, en faisant sortir de leurs naseaux dilatés une vapeur abondante.

Cependant, la route est vraiment belle; de ravissants paysages, vaguement éclairés, se présentent à nos yeux avides de sites nouveaux, de points de vue variés.

Quelques timides éclaircies aériennes miroitent soudaines et s'effacent instantanément. Tout à coup, l'astre du jour perce les nuages et apparaît comme un vainqueur, ses rayons bienfaisants sont accueillis avec une satisfaction compréhensible.

Quel puissant et sublime décorateur!

Sous son regard ardent, tout brille, tout s'épanouit: les gouttelettes de vapeur, que la brume faisait naître et qu'elle répandait sur la verdure, sont devenues des perles qui scintillent comme le plus pur diamant; les fleurs affaîssées et momentanément flétries par l'ombre de la nuit, se redressent fières sur leurs tiges et reprennent leur éclat primitif; chaque caillou, chaque brin d'herbe se revêt des couleurs éclatantes de l'arc-en-ciel; le papillon secoue gracieux la poudre d'or de ses ailes; tout est redevenu souriant et enchanteur sous la puissance infinie de l'astre éternellement jeune qui donne, à lui seul: la lumière, la chaleur, le mouvement et la vie!

Ayant atteint Rochefort, nous passons près des ruines de son ancien manoir.

Assis sur un roc fort élevé, conséquemment exposé aux intempéries des hivers, et battu par toutes les tempêtes, ce sombre squelette du XIII^e siècle se désagrège chaque jour davantage et disparaîtra bientôt complètement sous les ronces et les plantes parasites qui l'envahissent; néanmoins, son aspect est encore imposant et doit produire un effet magique sous les pâles rayons d'un beau clair de lune!

La petite ville de Rochefort est jolie, mais surtout florissante, à cause des nombreux étrangers qui s'y rendent pour visiter ses grottes curieuses, ainsi que celles de Han, qui sont à proximité.

De charmants hôtels, bien tenus, reçoivent avec empressement les voyageurs, qui y trouvent tout le confortable nécessaire.

De nombreux magasins étalent avec profusion les *couques* de Dinant, friandise particulière à cette localité, qui n'est pas bien éloignée, et les marchands trouvent facilement acheteurs, car le touriste aime à rapporter dans son foyer un souvenir quelconque de ses voyages.

On pourrait objecter que la ville de Dinant a bien déchu si elle n'a rien d'autre à offrir aux amateurs du beau.

En effet, elle était jadis célèbre par ses merveilleux travaux en cuivre, qu'on appelait *dinanderies*, et qui figurent dans nos musées avec tant d'éclat, tandis qu'elle ne produit plus maintenant que de méchantes empreintes en pain d'épice, d'un goût exquis, je le veux bien, mais qui n'ont pas le moindre côté artistique.

Qu'est devenue cette fameuse industrie créée par des hommes intelligents qu'on qualifiait de «*copères*, batteurs de cuivre» et qui fournissait à l'Europe entière tant de chefs-d'œuvre, recherchés de nos jours par les vrais connaisseurs?

Hélas! elle a disparu à jamais de cette petite ville, si gracieuse encore à cause de sa situation exceptionnellement favorable, et jadis si florissante, quoique souvent dévastée par le terrible fléau de la guerre.

Toutefois, il est bon de rappeler ici que Dinant a donné le jour à Wiertz, le peintre célèbre, dont les œuvres nombreuses et intéressantes forment, à elles seules, un magnifique musée à Bruxelles. (1)

De Rochefort aux grottes de Han, il n'y a qu'un parcours de six kilomètres.

La route est parsemée de riants paysages, de rocs majestueux, qui surplombent, couverts de plantations vigoureuses, dont les branches atteignent parfois le milieu du chemin et procurent au voyageur une ombre bienfaisante.

Puis, c'est une succession de surprises et de points de vue variés on ne peut plus agréables, jusqu'à l'endroit où la Lesse va se précipiter mugissante dans les profonds abîmes que nous allons explorer en partie.

(1) Le Musée Wiertz est extrêmement curieux, quoique peu connu, et renferme des travaux remarquables; il y a là des effets de lumière saisissants à côté de tableaux largement conçus et des portraits délicats vis-à-vis de rêves philosophiques traduits par le peintre sur des toiles immenses.

Le *Triomphe du Christ* et la *Chute des Anges* sont des conceptions grandioses; la *Puissance humaine atteignant les Astres* et le *Dernier Canon* sont des sujets d'une hardiesse inouïe. L'*Inhumation précipitée*, le *Suicide*, l'*Enfant brûlé* sont des drames terrifiants. Wiertz, qui était en outre un littérateur distingué, mourut à Bruxelles.



GROTTES DE HAN

Il serait superflu de faire la description de cette localité et des grottes vraiment remarquables qu'on est admis à visiter moyennant cinq francs par personne, ceci ayant été fait fréquemment déjà par des plumes exercées; mais la meilleure est encore au-dessous de la réalité. C'est assez dire qu'il faut se rendre sur les lieux pour s'en faire une idée exacte.

Le prix d'entrée peut paraître exorbitant, parce qu'il équivaut à celui d'une stalle au théâtre de l'Opéra, à Bruxelles; mais là-bas vous n'avez que des mises en scène artificielles, des trompe-l'œil.

Ici, c'est la nature sauvage, mystérieuse, avec ses mille beautés, ses sublimes horreurs, enfantées par une succession de jours dont l'esprit trop limité se refuse à calculer le nombre!

En effet, oserait-on se demander ce qu'il a fallu d'an-

nées, aux gouttes d'eau calcaire, qui tombent lentement et une à une, pour former les stalactites géantes suspendues aux voûtes, et les prodigieuses stalagmites qui se présentent tantôt sous la forme d'arbres peuplant une forêt, tantôt sous celle de mamelons monstrueux; ce qu'il a fallu de siècles à la rivière pour se creuser un lit dans le roc aussi dur que le fer?

Et ces galeries sans nombre où l'écho se répercute multiple et se perd dans des lointains inconnus; ces nefs ornées de dômes majestueux et qui ressemblent à des cathédrales; ces salles fantastiques, qui ont toutes des noms différents; ces gouffres béants, dont on ne peut sonder la profondeur; ces ravins tortueux; ces draperies transparentes, suspendues à la roche comme d'immenses suaires; ces tubes raboteux qui, semblables à un colossal orgue d'église, laissent échapper des plaintes mélancoliques au choc d'un corps dur; ces givres cristallins, scintillant sous la lumière rougeâtre des torches; ces escaliers cyclopéens qui résonnent sourdement sous les pas des visiteurs!...

Ces soulèvements volcaniques, ces fractures cataclysmiques, ces étrangetés chaotiques, ces croissances calcaires, quelle est leur origine, quelle est leur nature?...

Tous ces phénomènes sont l'œuvre éternelle du Temps, qui seul ne se lasse jamais et transmet aux générations qui se succèdent le fruit d'un merveilleux et gigantesque labeur sans fin!...

Et l'effet singulier, produit par la sortie de ce labyrinthe au moyen d'une barque, qui glisse lentement sur une large nappe d'eau, toujours enveloppée de ténèbres et au milieu de laquelle tombent, sonores, les gouttes filtrant paresseusement à travers les parois de la haute voûte!...

Puis, les multitudes de chauves-souris, qui volettent au-dessus de vos têtes, en poussant leurs cris stridents et lugubres, cris répétés auxquels vient se mêler encore le bruit cadencé des rames!...

Enfin, le petit point lumineux qui apparaît soudain lointainement, grandit rapide et sans cesse...

C'est le soleil qui brille à l'extérieur et vous inonde à la sortie d'un flot de lumière éblouissante!...

Cette succession de tableaux émouvants, grave dans la mémoire une image qui ne s'efface jamais!

Et l'on se sent bien petit en présence de ces spectacles grandioses de la nature, qui se refuse souvent à nous communiquer ses moindres secrets!...



RETOUR À ROCHEFORT

Notre promenade laborieuse dans ces interminables galeries souterraines nous a gratifiés d'un appétit sérieux, qui semble grandir encore depuis que nous sommes au grand air.

Il y a bien là, près des grottes, un restaurant fort apparent et d'autres plus modestes, mais, comme les voitures attendent notre arrivée, nous préférons de beaucoup retourner immédiatement à Rochefort, où nous trouverons tout aussi bien le nécessaire et où nous sommes certains d'être servis plus promptement.

Il se fait ici un mouvement considérable: des omnibus

et des voitures en grand nombre circulent constamment dans tous les sens.

La route est parsemée de promeneurs, et surtout de personnes du beau sexe, en toilettes aussi élégantes que variées, faisant un contraste heureux avec les tenues parfois débraillées des touristes, coiffés de chapeaux grotesques et marchant le sac au dos, avec cette allure de sans gêne qui les distingue du commun des mortels.

Mais déjà nous sommes à Rochefort, convenablement attablés dans un établissement non luxueux, mais d'une propreté exquise.

Tout en se reposant, la causerie roule sur les diverses impressions ressenties dans les grottes et l'on ne tarit pas sur ce sujet intéressant.

Nous faisons ensuite une courte promenade dans la localité, si animée par les arrivées et les départs des innombrables voyageurs, accourus de tous les points de la Belgique et surtout de l'étranger, car il est à remarquer que les curiosités d'un pays sont souvent mieux connues et appréciées par les voisins que par les nationaux.

Combien l'on pourrait citer de contradictions de ce genre: c'est ainsi qu'il existe à Paris des particuliers qui connaissent tous les environs de leur ville, si curieuse à tant de titres, sans avoir jamais visité les splendides galeries du Louvre, ni les riches musées dont l'accès leur est si facile. Et, ne sommes-nous pas un peu dans le même cas? De Mons à Rochefort, il n'y a pas excessivement loin et cependant c'est la première fois que nous y venons!

Ceci rappelle une anecdote peu connue:

Le comte et la comtesse de R..., voyageurs intrépides, avaient parcouru l'Europe entière et il leur semblait que rien n'avait échappé à leur ardente curiosité.

En explorant pour la seconde fois la tant célèbre grotte de Fingal, qui s'ouvre sur la mer par un portique d'une grande élévation, la comtesse resta en contemplation devant les vagues, assise sur une des larges colonnes brisées qui la décoraient, pendant que son mari poussa plus avant.

Quand il fut arrivé au fond de la grotte, qui représente le chœur fermé d'une église gothique, le comte, en approchant de ce qu'on est convenu d'appeler l'orgue du temple, aperçut dans une anfractuosité certaine tache blanche, qui lui parut démesurément grande, sans doute par un effet d'optique; instinctivement, il y porta la main... c'était quoi? Un Guide des chemins de fer belges! Il en fit part à sa femme et en le parcourant ils y lurent cette citation de A. Jourdain: *La Grotte de Han est, sans contredit, l'une des plus belles du monde et de l'effet le plus extraordinaire.*

Et voilà comment ces intelligents touristes visitèrent peu de temps après une merveille de plus!

Les Anglais, les Allemands et beaucoup de Hollandais visitent fréquemment les grottes de Rochefort et de Han; tous reconnaissent qu'elles sont les plus belles, les plus intéressantes de l'Europe!

La journée a été bien remplie, chacun est satisfait; nous prenons la direction de la gare, où arrive bientôt le train qui va nous conduire à Marche.



MARCHE-EN-FAMENNE

De Rochefort à Marche, c'est une nouvelle succession de sites accidentés, de chemins rocheux, de monts et vallées, mais le trajet dure à peine quelques minutes.

Il fait presque nuit quand nous descendons du train. Marche, appelée Marche-en-Famenne, d'après les anciens écrits, se trouve dans une zone stratégique romaine, habitée jadis par une peuplade laborieuse dont fait mention Jules César dans ses précieux Commentaires.

Il résulte de documents authentiques que la ville était déjà régulièrement constituée dès l'an 634.

Entourée de remparts et de bastions jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, époque à laquelle les guerres détruisirent une grande partie de son enceinte, en même temps que les plus vieux monuments, ses habitants eurent à soutenir plusieurs sièges ; c'est le privilège des places fortes. Sur la hauteur, il reste encore quelques vestiges curieux de ces fortifications, transformées de nos jours en jolis boulevards.

La rue de la Gare est large et souriante, des maisons coquettes et des magasins d'une certaine importance y sont alignés nombreux.

L'Hôtel de la *Cloche*, où nous descendons, est situé au centre du mouvement. Après y avoir pris possession de nos chambres, nous nous rendons au *Café du Casino*, où l'on nous assure pouvoir passer quelques moments agréables ; celui-ci est installé dans ce qui fut jadis le couvent des jésuites !

On nous sert dans la sacristie de l'ancienne chapelle un lambic perlant comme le meilleur Champagne mousseux. (1)

Cette salle a un aspect sévère qui rappelle son ancienne destination.

Sur une saillie, où l'on plaçait auparavant les objets sacrés destinés à l'office divin, se trouvent maintenant étalés des flacons multicolores, aux étiquettes dorées, portant les noms pompeux des liqueurs bienfaisantes qu'ils renferment. — Singulier contraste !

Deux autres pièces, dont celle du milieu sert de salle de billard, font suite à la première et forment avec elles un ensemble très spacieux.

Des joueurs turbulents font retentir la voûte du heurt répété des billes et soulignent de réflexions aussi saugrenues que folâtres la réussite ou la non-réussite de leurs coups ; tantôt ils se livrent à des mouvements de surprise, donnent des marques de satisfaction, tantôt il font des gestes étranges et poussent des cris de déception, accompagnés le plus souvent d'un juron familier ou d'un violent coup de queue de billard sur le sol.

Des contestations s'élèvent parfois sur le nombre de points gagnés et sont suivies d'épithètes vives où le mot tricheur domine.

La fin de chaque partie est accompagnée de hourras et d'une libation où les chopes mousseuses de la pétillante bière du Brabant tintent gaîment sous les chocs répétés des buveurs, qui portent ironiquement la santé des vaincus. Des éclats de rire, des cris de revanche succèdent à ces démonstrations et résonnent formidables au milieu des échos.

Tous les joueurs fument des pipes en racine aux vastes fourneaux, dont se dégage une odeur acre, en même temps qu'un nuage d'épaisse fumée, au milieu de laquelle ils évoluent comme des fantômes et finissent par s'enivrer sérieusement.

Ce tableau, dont le peintre Brouwer eut tiré le meilleur parti, nous suggère la réflexion que jadis les parfums de l'encens remplaçaient la puanteur du tabac, qui finit par nous incommoder réellement.

Le cafetier, homme complaisant, nous montre la chapelle, qui est vaste et gracieuse, mais surtout très propre ; une balustrade en marbre blanc séparait le maître-autel des fidèles et, dans la restauration, on en a établi deux en bois, imitant l'ancienne, qui suivent les côtés latéraux jusqu'à la porte d'entrée et donnent à la salle un aspect fort coquet.

Où fut l'autel, on a pratiqué une ouverture assez grande dans le mur pour y placer une glace non étamée, ce qui permet de voir jusqu'au fond même de l'établissement et produit un effet magnifique quand toutes les salles sont éclairées.

Ce monument, qui date de 1640, était resté inoccupé depuis de longues années et servait de remise à toutes sortes d'objets disparates, lorsque la ville, qui en est devenue propriétaire, fit les réparations nécessaires en 1871.

Depuis lors, elle a loué une partie des bâtiments, ainsi que le jardin attenant à la chapelle et cet ensemble constitue le *Casino*. Toutefois, l'administration communale s'est réservé l'usage de cette chapelle qui sert à toutes les cérémonies publiques, telles que banquets officiels, distributions des prix, etc. ; le cafetier peut également en disposer moyennant une faible rétribution. Il nous assure qu'on y donne de jolis bals et montre le jubé comme emplacement choisi pour les musiciens !...

Destinée étrange, là où les saints disciples d'Ignace de Loyola prêchaient l'évangile, convertissaient les impies et tonnaient contre les faiblesses humaines ; là, où ils menaient une vie si édifiante, si austère ; là, encore, où, à l'exemple de Tartufe, ils recommandaient aux mondaines de cacher leurs appas sous d'épais mouchoirs, là même on se livre maintenant à l'art de Terpsychore et les beautés de l'endroit y font assaut de grâce et de coquetterie !...

Voici l'emplacement d'un confessionnal, des bancs sont disposés pour s'y asseoir ; eh bien, ici encore où la parole du Christ expirait sur les lèvres bénies des saints confesseurs, la jeune fille, assise près de son amant, y tient un tout autre langage !

Opposition vraiment brutale, au lieu d'entendre l'orgue préluder au chant d'un cantique divin, c'est un orchestre joyeux qui exécute les danses les plus échevelées.

Après cette visite, réellement intéressante, nous ne tardons pas à aller nous *jeter dans les bras de Morphée* qui, au moyen de ses pavots traditionnels, nous prodigue un sommeil bienfaisant, réparateur des fatigues de la journée.

Le lendemain, nous faisons le trajet de Marche à La-roche, mais avant de sortir de la ville, nous en parcourons les principales rues.

À côté de maisons charmantes, se trouvent des cassines horriblement laides et il est tel magasin où l'on ne peut entrer à deux personnes. Voici l'établissement d'un *boucher-charcutier-estaminet-restaurant*, le tout est grand comme la main et il faut se baisser pour en franchir la porte !

Les viandes sont étalées sur la façade même et d'un aspect tellement répugnant qu'il suffit de les regarder pour perdre l'appétit. Déplorable manie que l'on constate dans plusieurs localités des Ardennes.

Nous sommes près de l'église, hermétiquement fermée, dont l'architecture en style ogival n'offre rien de particulier.

On assure qu'elle fut érigée par Jean l'aveugle, ce qui ferait remonter sa construction au XIV^e siècle! S'il en est ainsi, le roi de Bohême ne jouait pas toujours le rôle désolant de destructeur.

Le nouveau palais de justice, admirablement situé, quoiqu'un peu éloigné du centre des affaires, est un monument très gracieux en style corinthien et l'école communale, établie presque en face, est aussi spacieuse que de bon goût.

La promenade du *Monument*, large allée aux plantations vigoureuses, ornée de villas charmantes, ainsi que de constructions nouvelles très jolies et à l'extrémité de laquelle se trouve une chapelle ancienne, construite en 1561, est, ma foi, d'un aspect fort agréable.

Elle forme une colline en pente douce et l'on y jouit de beaux points de vue sur les environs. C'est le rendez-vous de la jeunesse pendant les beaux jours d'été.

Marche n'a aucune industrie, à l'exception de deux scieries mécaniques et quelques tanneries; son unique commerce est le bois.

La petite ville, malgré ces faibles ressources, paraît prospère et souriante.

(1) Bière forte fabriquée à Bruxelles.



DE MARCHE À LAROCHE

Une vingtaine de kilomètres nous séparent de Laroche; c'est une étape assez sérieuse, mais le temps est si beau, si engageant, qu'on ne résiste pas au désir de faire le trajet à pied.

Une des premières maisons du faubourg, où nous arrivons bientôt, porte cette séduisante enseigne:

VICTOR BEURLET
PITOIR, CABARETIER
AUBERGISTE, ÉCURIE POUR
CHEVAL, FABRIQUANT DE CHAUX

L'établissement de ce Victor est bien situé et attire de nombreux chalands, malgré sa modeste enseigne, car plusieurs charretiers stationnent devant la porte en attendant d'être servis; cela démontre que bonne renommée vaut mieux que toutes les réclames tapageuses et emphatiques de la terre.

Ne touchez pas à son orthographe, Victor, et servez *chaud* les clients, c'est le moyen de faire son *beurre*; vous vous moquerez ensuite de ceux qui se pincent malicieusement les lèvres en la regardant.

Après une promenade assez longue, mais on ne peut plus agréable, nous atteignons le ravin de la Sarte, en passant devant Grimbiémont, à travers une forêt adorable, qui offre tour à tour les plantations les plus diverses, les sites les plus pittoresques.

De nombreux champignons s'y étalent sur les talus à côté des truffes qui y poussent abondantes et exhalent leur arôme particulier si agréable à l'odorat. Personne ne paraît se soucier de ces cryptogames savoureux! Il est vrai qu'il n'y a pas d'âme vivante autour de nous et qu'on ne voit pas de trace d'une demeure dans cette délicieuse solitude.

Un sentier sinueux nous fait pénétrer assez avant dans la forêt:

Quelles sensations agréables et pures!...

On éprouve un bien-être inexprimable au milieu de cette brillante nature, remplie de senteurs vivifiantes qui dilatent les poumons et versent dans les cœurs émus des trésors de tendresse!

On se plonge avec volupté dans de ce lac végétal, dont les ondes bruissent douces, parfumées et murmurent des chants mélodieux!

Et cette poussée sous les vertes ramées vous inonde d'une joie suave, vous plonge dans une vague rêverie, pleine de réminiscences du printemps de la vie!

Et l'humanité paraît alors plus sincère, plus souriante, plus généreuse!

Et les yeux se remplissent involontairement de douces larmes, qui glissent silencieuses sur les joues et procurent un bien-être ineffable, des sentiments exquis!

«Ne cache pas tes pleurs, cesse de t'en défendre,
C'est de l'humanité la marque la plus tendre!»

Ce langage si touchant est de Voltaire, le frondeur, le philosophe sceptique!

Oh! n'allez pas dire que ces mouvements sont étranges, incompréhensibles!... (1)

Les sensations fugitives que l'on éprouve en de certains moments et que nulle langue humaine ne peut traduire, naissent toujours du milieu dans lequel on se trouve; croyez-le, il est des heures où l'imagination s'élève vers des régions inaccessibles, où elle plane longtemps étonnée, ravie, pour descendre ensuite sur le monde réel et s'abreuver de matérialisme!

C'est ce qui a lieu précisément, car nous aboutissons au grand chemin, non loin de l'estaminet de *Sans Souci*, tenu par Lecomte-Sprimont, où nous n'hésitons pas à entrer.

Nous y trouvons un lait excellent servi par Madame Lecomte, qui accuse un accent flamand excessivement prononcé, et n'est pas fière, malgré son nom aristocratique.

Nous apprenons qu'elle est native de Vilvorde et qu'elle s'est mariée à Anvers avec le domestique de la maison, où elle était servante. — Union parfaite. — Lecomte, atteint de la fièvre, qui existe à l'état endémique dans la métropole commerciale, a su vaincre les répugnances de sa femme et les voici installés non loin du lieu de naissance du mari et dans une position que bien des heureux de la terre envieraient!

Rien ne manque à leur félicité car ils sont dans une aisance complète avec le produit de la petite ferme qu'ils exploitent et le titre de leur enseigne est parfaitement justifié; ils ne connaissent ni les noirs soucis, ni la rancune brutale, ni la basse envie, ni la lâche vengeance, ni les convoitises criminelles qui jettent si souvent le trouble dans la société!

Braves gens, restez longtemps dans cette douce quiétude, exempts d'ennuis, sans ambition, loin du voisinage des importuns, des fourbes, des calomniateurs, car vous menez ici une vie patriarcale et primitive qui doit avoir un charme infini.

Nous parcourons vos parages pour nous dérober, au moins pour quelques jours, au bruit de la ville et aux tracasseries qu'on nous y suscite sans cesse; aux hypocrites qui vous prodiguent des amitiés mensongères, vous caressent et vous égratignent; aux calomniateurs qui distillent

leur poison meurtrier pour amoindrir le mérite des autres ; aux pédants qui vous tiennent les propos les plus insensés avec un aplomb imperturbable ; aux martyrs de la mode qui se torturent cruellement pour n'en paraître que plus ridicules ; aux victimes de la folle coquetterie qui se peignent la face, teignent leurs cheveux et bouchent leurs rides avec des produits trompeurs et malfaisants!...

L'air vivifiant de la forêt vous donne des couleurs naturelles autrement attrayantes que les leurs et votre langage simple et sincère a plus d'attrait que le verbiage tortueux et maniéré de ce qu'on est convenu d'appeler le beau monde!

La politique, mais la politique haineuse, tracassière, abjecte, qui fait que les partis se déchirent impitoyablement entre eux, au profit de quelque sottise personnelle, qui, lorsqu'elle est parvenue, vous toise et se drape, hautaine, dans son incommensurable orgueil, vous est complètement inconnue et votre conscience pure n'est jamais torturée par l'hydre hideuse du fanatisme, la science de l'impalpable n'ayant jamais troublé votre cerveau.

Heureux mortels, vivez longtemps dans cette douce béatitude, au milieu de la riche nature toujours généreuse, toujours jeune, toujours féconde!

C'est en faisant ces vœux sincères que nous quittons l'humble demeure et nous sommes heureux et fiers de tendre une main amie à des gens modestes et sages, qui ont su trouver la paix et le bien-être dans un coin perdu de nos belles Ardennes!

Après une nouvelle marche, qui ne semble pas longue, parce qu'elle est variée, nous arrivons au splendide vallon de Halleux pour atteindre bientôt Queue-de-Vache, nom peu poétique, mais endroit charmant, situé sur les bords fleuris de l'Ourthe, que nous allons côtoyer jusqu'à Laroche.

La rivière, dont le lit se trouve à plus de trente mètres au-dessous du chemin, roule ses eaux limpides sur des galets, couverts de mousse.

Des voitures et des promeneurs se montrent de-ci de-là, le site s'anime.

Déjà des rocs majestueux, qui surplombent sur le chemin, annoncent l'approche d'une zone accidentée.

Encore quelques pas et nous traversons une large trouée faite dans le roc par la main de l'homme.

(1) Rousseau racontant son voyage de Vivai et que l'émotion trahit à chaque instant en présence des beaux sites qui l'environnent de toutes parts, s'exprime ainsi :

« Mon cœur s'élançait avec ardeur à mille félicités innocentes ; je m'attendrissais, je soupirais et pleurais comme un enfant.

» Combien de fois, m'arrêtant pour pleurer à mon aise, assis sur une grosse pierre, je me suis amusé à voir tomber mes larmes dans l'eau!... »

N'est-ce pas la preuve évidente que la vue de la nature provoque la tendresse et fait naître des sentiments élevés?



LAROCHE

Voici Laroche et la ruine de son château, vestiges vénérables noircis, rongés par une existence agitée de huit siècles et par un abandon d'environ cent ans!

Est-ce beau, est-ce imposant? Non, c'est laid, mais ex-

cessivement curieux.

La petite ville se trouve encoffrée dans une étroite vallée et, vue de la hauteur où nous sommes, figure un de ces villages fabriqués à Nuremberg, qu'on enferme dans une boîte avec ses habitants, ses moutons, ses arbres et ses maisons!

Quelques nains s'y promènent et des enfantelets s'y livrent au plaisir de la pêche avec de petites badines, au bout desquelles pend invisible un fil! Ce tableau a quelque chose de fantastique ; mais déjà nous descendons rapidement vers le fond de la vallée et tous ces nains deviennent des messieurs et dames en toilettes variées!

Nous voici à l'hôtel des Ardennes, y trouverons-nous un gîte, car il y a tant d'étrangers à Laroche, dit-on. — Oui. — Quel bonheur!

Nous sommes au déclin du jour et ce n'est pas encore l'heure du souper, cependant une faim violente et bien naturelle nous fait réclamer des vivres.

Immédiatement, et pendant que nous prenons possession de nos chambres, d'où nous voyons deux chèvres se promener sur le toit, comme font chez nous les chats, un dîner très confortable est servi ; nous y faisons honneur avec un empressement justifié.

Déjà de nombreux hôtes de l'établissement reviennent de leurs promenades des environs et prennent place sur les bancs qui garnissent le trottoir.

Les langues allemande, anglaise, hollandaise, flamande et française y font des ramages étourdissants et démontrent que Laroche a une réputation très grande ; est-elle justifiée? On en jugera plus loin.

Nous visitons la ville en traversant l'unique rue et que voyons-nous? Des maisons rustiques, boiteuses, non alignées, avec d'horribles fumiers à leurs portes ; des magasins d'une certaine apparence ; des hôtels aussi singuliers que modestes, tous peuplés de monde ; de nombreux promeneurs en toilettes bariolées, bizarres ; des vaches qui meuglent langoureusement et laissent des traces désagréables de leur passage ; des pourceaux qui grognent ; puis des chèvres, des moutons, des coqs, des poules, des canards. De gros chiens, qui paraissent vous connaître depuis longtemps, vous suivent familièrement.

Et tout ce petit monde circule, caquette, grouille, piaille, bruit dans cette rue curieuse, où nous traversons bientôt l'Ourthe sur un pont suspendu fort audacieux. En effet, les attaches de ce pont sont ancrées à une distance trop peu éloignée du vide et il est à craindre qu'un beau jour le tout fasse la culbute dans la rivière.

De ce point, qui offre toutefois un coup d'œil fort agréable, nous voyons éparpillées quelques petites villas modernes multicolores qui troublent l'harmonie de cette localité primitive, où les maisons ordinaires sont faites au moyen de grands cadres en combles non dégrossis, qu'on remplit ensuite avec de la terre glaise, des pierrailles raboteuses et parfois avec des briques ; je dis parfois, car ceci frise déjà le luxe.

C'est d'une légèreté excessive et l'on se demande comment tout cela peut tenir ensemble.

Il est démontré que l'homme se familiarise très facilement avec le danger et les rocs formidables suspendus constamment au-dessus de la tête des habitants, sans jamais se détacher, dit-on, leur donnent sans doute cette quiétude que nous ne partageons pas. Il faut ajouter que la localité

se trouve dans un véritable entonnoir et qu'elle n'est par conséquent jamais exposée aux ravages des ouragans.

Mais déjà Laroche fait peau neuve et de cette *cité biblique*, il ne restera plus, dans quelques années, que de vagues souvenirs! Le tramway, invention tout à fait moderne, qui la relie au chemin de fer de l'état, augmente considérablement le nombre des visiteurs et cette affluence, qui procurera l'aisance, fera naître bientôt le désir de se donner le confortable et le luxe. Il faut donc se hâter d'aller voir cette localité, curieuse à tous les points de vue.

Voici l'hôtel de ville, construction insignifiante, qu'on restaure et qu'on embellit déjà considérablement.

Nous passons près de la ruine du château qui fût bâti vers 1125, sur l'emplacement même où, dès le VIII  siècle, le fameux Pépin le Bref, enfant de Jupille, avait son *castrum*, ou maison de plaisance. Cette masse considérable et sombre, assise sur un roc très élevé, domine tout ce qui l'environne et paraît avoir été arrosée avec de l'encre tant elle est noire; solidement construite, elle pourra résister pendant des siècles encore.

Adossées, reliées, ancrées à ce roc, se trouve une file de maisons primitives, tordues et d'une irrégularité on ne peut mieux réussie; rien n'est d'équerre, ni portes, ni fenêtres et des blocs immenses sont suspendus menaçants au-dessus des toitures! Figurez-vous l'effet que produirait ici un tremblement de terre, phénomène qui devient assez fréquent dans nos contrées!

Nous sommes à l'extrémité de la rue et il faut gagner les champs ou rétrograder vers notre point de départ.

Ici un groupe d'enfants, dont l'a n  n'a pas plus de sept ans et dont le plus jeune, un bébé de quelques mois, est roulé dans une voiture minuscule, reviennent de la campagne avec un troupeau de huit chèvres, qui les suivent en gambadant et en broutant sur leur passage quelques maigres brins d'herbe, qui poussent dans les interstices du roc. On les voit parfois bondir bien haut pour les atteindre, rien de plus gracieux; les moutards doivent alors rappeler les animaux, qui accourent dociles demander une caresse!

C'est un tableau charmant et réellement digne de la palette d'un peintre.

Après consultation, nous estimons qu'il y a lieu de revenir sur nos pas, ce qui nous permettra d'examiner les constructions qui se trouvent à notre droite, c'est-à-dire du côté de la rivière.

Ce sont d'abord quelques maisons neuves assez solides, puis l' cole communale, bâtiment spacieux et élégant en pierre de taille, où nous remarquons plusieurs petits-frères qui paraissent y être chez eux.

Tout à côté se trouve une chapelle nouvellement et très solidement construite en briques; elle est dédiée à saint Roch (roc?). Le bienheureux, qui est vraiment dans son élément, et n'a conséquemment rien à redouter, est mieux log  que les habitants!

Les montagnes qui nous environnent de toutes parts et surtout celles qui se trouvent au-delà de l'Ourthe, dont on peut suivre le cours à perte de vue, paraissent très hautes d'ici et se détachent sur un beau ciel d'opale; c'est d'un effet ravissant.

Une fillette de neuf ans promène un cochonnet, qui plonge son groin dans les cailloux et remue le sable avec une ténacité inouïe; nous demandons ce que fait la bête, elle mange des pommes de terre, répond naïvement l'en-

fant! — Cela ne souffre aucun examen.

Nous voici revenus au centre du mouvement et près du fameux pont suspendu, sur lequel doit passer toute la population de Laroche. Il fait soir et la rue est mal éclairée, cependant beaucoup de promeneurs circulent.

Ne faut-il pas visiter un établissement public quelconque pour passer le temps?



LE KURSAAL

Pendant notre séjour à Saint-Hubert, et à propos de Laroche, nous avons entendu parler d'un établissement du genre des Kursaals de nos stations balnéaires, mais, en voyant l'exiguité de l'endroit, déjà nous n'y pensions plus.

Cependant, en passant près du *Café royal*, un vague pressentiment nous pénètre et nous y entrons. Oh surprise agréable, c'est lui!

Voici la distribution de ce lieu de délices, elle a son importance:

 picerie, salle de billard, suivie d'une place assez spacieuse, à laquelle une autre succède, au fond de celle-ci un modeste piano!

Deux groupes de sept à huit personnes s'y trouvent atabl s, ce sont des Bruxellois; voici toute une colonie anglaise qui entre lentement, posément, et vient s'asseoir près de nous; puis c'est une succession de sociétés et de familles qui finissent par remplir les deux salles!

On boit du thé, du café, de la bière, des liqueurs, on fume, on parle haut en plusieurs langues; c'est un murmure général, un bruit confus qui n'est pas dépourvu d'attrait; chacun y paraît chez soi.

Le cafetier, homme aimable, circule, sourit à ses clients, est plein d'égards pour les nouveaux venus et surveille activement le service des garçons, qui est bien fait.

Dans le groupe anglais, les miss se livrent à des travaux de broderie et de tricot, mais avec une nonchalance telle qu'on voit parfaitement que cela ne leur sert que de maintien.

Un mouvement s'y fait soudain: un gentleman se lève, offre le bras à une blonde gracieuse et tous deux prennent la direction du piano. Le silence le plus complet succède au brouhaha qui déjà devenait immodéré.

La jeune miss joue le prélude de la célèbre mélodie anglaise: *The old lock* (le Passeur) de Milton Wellings, d'une manière très correcte, le gentleman chante, mais avec des mouvements fort saccadés; il y a là quelques notes aiguës, des hachures musicales auxquelles nos oreilles belges ne sont pas habituées; deux longues strophes se débitent avec le même flegme, les mêmes intonations de voix, et un tonnerre d'applaudissements y succède.

Les Bruxellois, au regard narquois, paraissent souligner ces marques d'approbation; serait-ce de l'ironie?

Attendez donc, voici deux autres personnes qui se détachent du même groupe anglais: un bellâtre conduit gravement, solennellement au piano une respectable lady et celle-ci exécute à l'instant la polka nouvelle d'un compositeur de son pays, mais avec une vigueur telle que la moitié de la salle se met à danser!

Les habitués l'appellent plaisamment *lady Tapefort*! Soyez donc aimable en société.

Le piano gémit, stridule, craquète, *tressaute* sous les mouvements fébriles de cette pétulante musicienne, qui finit par lasser les plus intrépides, les plus passionnés danseurs; sa polka dure vingt minutes! À son tour, elle est remerciée par une salve d'applaudissements principalement soutenue, et sans la moindre teinte ironique cette fois, par les jeunes filles et les jeunes gens, ruisselants de sueur.

Notre *Café royal-Épicerie-Billard-Concert-Bal*, Kursaal en miniature, offre beaucoup d'agrément et d'autant plus que c'est plein d'imprévu; pas de programme arrêté d'avance, tout est laissé à l'initiative du public, qui s'en trouve fort bien.

Oh, mais cela devient plus intéressant encore: un jeune homme *vlan*, mais très compassé, offre le bras à une sémi-lante brune et tient dans sa main gauche une partition d'opéra, ses cheveux blonds presque ras, indiquent cependant une raie au milieu de la tête, ses yeux sont d'une expression négative; un monocle est attaché à son long col, mais il n'en fait pas usage heureusement; il a le nez légèrement retroussé et des oreilles!...

C'est un dilettante probablement? — Il ne peut en être autrement. — Voyez son assurance — murmure-t-on près de nous.

Déjà ils sont au piano.

La jeune fille, belle comme un rêve, mais fortement intimidée et rouge comme une cerise, joue l'introduction d'un morceau de la *Favorite*. Le jeune homme, après s'être essuyé les lèvres avec un mouchoir en fine batiste et avoir pris la pause académique d'un personnage de l'antiquité, entame assez mal le récitatif qui précède la splendide romance:

Ange si pur, que dans un songe
J'ai cru trouver, vous que j'aimais,
Avec l'amour, triste mensonge,
Envolez-vous et pour jamais!

L'ange-accompagnateur, visiblement gêné par cet accroc, rougit plus fort que jamais, mais le dilettante continue avec une légère différence de trois-quarts de ton entre le chant et le piano!...

Audacieux, superbe, il ne se déconcerte pas pour si peu et monte insensiblement, tout en se heurtant à des notes infranchissables. Il tourmente son faux-col avec des mouvements désordonnés et termine enfin, mais au prix d'une transpiration formidable!

De nouvelles acclamations se font entendre, mais elles sont moins chaleureuses dans le groupe bruxellois; qu'est-ce à dire, serait-ce un des leurs?

L'Angleterre, qui sent sa supériorité sur la musicale Belgique, se fait représenter cette fois par un garçonnet doué d'une superbe voix de soprano et qui, tout en jouant avec son mouchoir, auquel il fait de petits nœuds, dit brillamment le morceau si connu: *Under the stars* (Sous les étoiles), de W. Hutchison.

Un *zwanzeur* d'Etterbeeck veut prendre la parole mais il reste en plan; voyant cela, un M. Jean B... de Termonde, dont la voix sympathique fait sensation, se met au piano et chante un *Lieder* flamand du XVII^e siècle; ce morceau gracieux, dont voici les touchantes paroles, est intitulé *Roza*.

Roza willen wy kiezen?
Kiest, Roza,
Roza willen wy kiezen?
Kiest Roza zoet.
Roza, met haer bloemen hoed,
Kiest Roza zoet. (1)

Le concitoyen de l'illustre Polydore de Keyser, élu tout récemment lord maire à Londres, est l'objet d'une véritable ovation. C'est un concert polyglotte, car la savante Allemagne s'en mêle aussi!

Un des nôtres s'empare ensuite du piano, l'impétueuse lady de tantôt continue et l'on danse ainsi jusqu'à onze heures, avec une véritable frénésie, au milieu d'un tourbillon de poussière et d'un nuage de fumée de tabac, sous une température, de trente degrés!

Les fraîches toilettes des jeunes filles sont dans un état déplorable, les faux-cols droits des muscadins se replient sur leurs cravates souillées; c'est un désastre!

Et plus d'une de ces gracieuses personnes, car il y a là des minois adorables, fait la moue en se regardant furtivement dans une glace et se rapproche confuse de sa mère, qui lui jette un foulard sur les épaules et précipite le départ.

C'est dans des moments aussi critiques qu'on peut se faire une petite idée de la coquetterie inhérente à la jeunesse.

Mais la lassitude commence à se dessiner sur les figures paternelles et brusquement les salles se vident; chacun éprouve le besoin d'aller se coucher.

Pendant la nuit, nous sommes réveillés de temps en temps par le son d'une petite trompe, ce qui nous intrigue assez; c'est le veilleur de nuit, qui fait sa ronde habituelle et annonce l'heure aux habitants!... Ô mœurs primitives, ô naïveté sans pareille: éveiller les honnêtes gens pour leur faire savoir à quelle heure ils dormaient! On se croirait aisément sous le règne d'un Pépin quelconque!

(1) Rose, faisons un choix, Rose, veux-tu choisir (un époux), Rose, choisis. — Rose au chapeau fleuri, douce Rose, choisis.



CURIOSITÉS DE LAROCHE

Le lendemain, nous sommes sur pied assez tôt afin de revoir une fois encore la petite localité avant notre départ pour Melreux, trajet que nous allons accomplir avec un atelage de l'hôtel.

Un des nôtres sort d'abord seul pour faire la connaissance du Figaro de l'endroit, qui a pour nom Hubert Quirin et demeure là-bas à l'extrémité de la rue, où il tient le café *Rubens*!

C'est fort engageant car on sait que ces Messieurs les coiffeurs, qui se frottent à tous les mentons et passent la main dans tant et de si belles chevelures, sont généralement intelligents et particulièrement loquaces; le métier l'exige, du reste, et l'on a tout à apprendre d'eux.

Sur le parcours, il visite l'antique chapelle, qui se trouve non loin de l'hôtel, et constate avec étonnement qu'elle est entièrement remplie de monde, quoique ce ne soit pas un jour férié!

Plus loin, il entre à l'église, où il remarque sur le maître-autel un vaste tableau, représentant le Christ entre les deux larrons, toile mal éclairée, qui ne paraît cependant pas ordinaire, puis les fonds baptismaux en granit, ornés de figurines bizarres et portant la date de 1593.

Le jubé offre une saillie très grande et n'est pourtant supporté que par deux minces colonnes en bois, qui sem-

blent insuffisantes pour ce poids considérable, augmenté de celui des orgues!

Ils sont décidément très hardis les Larochois et ils se moquent du danger avec une réelle désinvolture!

À l'extérieur, et près de la porte d'entrée du temple, à hauteur d'homme, se trouve encastrée dans le mur une pierre tumulaire, en partie couverte par une affiche jaune, annonçant la vente de plusieurs vaches et cochons, cependant il est permis de déchiffrer ce qui suit:

**En mémoire d'illustre Dame
Marie-J baronne de
M enil,
douairière Messire
Frédéric**

le reste disparaît sous le placard; quelle profanation!

Ah! mais voilà le Cercle catholique; des lettres découpées dans la porte d'entrée l'indiquent et deux immenses mains en bois, fixées aux angles de la rue, montrent le chemin au moyen de l'index; allons voir cela de près... Oh! oh! le local paraît avoir une réelle importance.

Quel est le son maigrelet, étrange, qui sort de la petite maisonnette en terre glaise d'en face? C'est un virtuose qui joue du *clavecin*!... L'instrument et la demeure vont de pair; on se transporte en imagination au commencement du siècle dernier!

Nous voici chez Quirin, petit homme à l'œil vif, intelligent, et d'une activité fébrile; il s'agit de le suivre à l'étage pour se faire barbifier.

Une chambrette, accrochée au roc et au-dessus de laquelle pend menaçant un bloc énorme, semblable à ces gargouilles monstrueuses qui ornent les toits des cathédrales gothiques, est le sanctuaire où il exerce son art. On frémit naturellement à la vue de cet intrus, qui projette son ombre sur tout ce qui l'entoure, mais Quirin vous rassure aussitôt et déclare qu'il sera encore là *dans dix mille ans*!

Le mobilier est fort modeste: deux chaises, une petite glace et une table où reposent les instruments nécessaires à la barbification et à la coiffure; au-dessus de celle-ci une planche, sur laquelle sont étalés une carafe, un christ en cuivre, des coquetiers, une buire et quelques plats en faïence; puis, sur le sol, quatre pots à beurre, en grès!

Ces détails peuvent paraître superflus, mais sachez qu'on est ici chez un véritable artiste!...

Quirin vous promène majestueusement le blaireau savonneux sur la figure, tout en parlant du beau temps, de la quantité considérable d'étrangers qui sont en ville, et prend ensuite un immense trousseau, renfermant de nombreux rasoirs de toutes formes, qu'il examine minutieusement l'un après l'autre, mais sans paraître en trouver un seul à sa convenance. Impatiente, il rejette le tout et se décide alors à ouvrir le tiroir de la table où il saisit son unique, son suprême rasoir, *spécialement destiné aux étrangers*, dit-il.

Après l'avoir repassé sur le creux de la main, il se met à vous parcourir la figure dans tous les sens, en demandant si cela ne fait pas mal et en ajoutant que la barbe est singulièrement plantée, les poils se trouvant dans des inclinaisons diamétralement opposées les uns avec les autres!...

On reconnaît l'exactitude de cette particularité, en ajoutant que pareille remarque a déjà été faite par d'autres barbiers et immédiatement il entre dans une joie folle, une jubilation profonde; il est radieux et devient communicatif!

Hubert est un naturel de Laroche, qu'il n'a jamais quitté, car il adore le lieu de sa naissance et croit sincèrement que les autres pays sont aussi accidentés que le sien.

Partant de ce principe, il prétend, avec une apparence de raison, que les mêmes irrégularités existent aussi sur les figures humaines, qui ont leurs monts et leurs vallées, que le véritable artiste doit parcourir délicatement! On se rend à l'évidence...

Quand tout est terminé, il suffit de lui dire que jamais on n'a été rasé avec autant de soin, avec autant d'élégance, pour qu'il vous accorde immédiatement sa confiance et son amitié.

Il consent alors à vous laisser examiner le fameux rasoir spécial et vous assure qu'il ne le céderait pas pour cent francs!... On approuve naturellement. (1)

Quirin est aussi le concierge du château devenu propriété de l'État, et à ce titre, il se considère un peu comme fonctionnaire public! Apprenant cela, on le félicite sur cette marque de confiance et il se rengorge; on lui demande ensuite de pouvoir visiter la respectable ruine et aussitôt il prend son trousseau de clefs. Cet homme ne remue que des trousseaux!...

En sortant, nous rencontrons précisément notre groupe qui rebrousse immédiatement chemin avec nous.

Passant près d'une maison de certaine apparence, on entend partir d'une fenêtre ouverte à l'étage des rires moqueurs, des propos persifleurs, des épithètes méchantes à l'adresse de Quirin, qui devient cramoyé de colère et se voit forcé de donner l'explication suivante, en s'approchant de préférence de celui qu'il a si bien *rasé*:

Avant de me lancer dans l'art de la coiffure, dit-il, je demeurais dans cette maison, où j'exerçais alors le métier de cordonnier et c'est le garçon qui se permet ces impertinences, parce qu'il jalouse ma position, mais je me moque de lui et le méprise; sa bave infecte ne m'atteint pas; il est furieux de n'être qu'un vulgaire savetier!...

Les cris perçants et soutenus de cet envieux de bas étage ne s'éteignent que dans l'éloignement!

Il est donc acquis que Hubert Quirin jonglait avec le tranchet avant de s'escrimer avec le rasoir et qu'il taillait en plein cuir de bœuf avant d'effleurer délicatement l'épiderme masculin!

C'est tout à sa louange et cela dénote de sa part une initiative bien grande, une rare intelligence.

Nous sommes sur la hauteur de la ruine, dont il fait l'historique à sa manière; c'est ici qu'il devient réellement intéressant et qu'il fait preuve d'une perspicacité sans pareille!

N'entrons dans aucun détail afin de laisser au moins une surprise agréable aux touristes qui auront recours à ses connaissances.

Désirant s'instruire, Quirin s'est livré à des recherches et, en remuant la terre à différents endroits, il a découvert des balles en plomb de différents calibres (2); il est convaincu que ces projectiles sont on ne peut plus anciens et les montre comme des raretés.

C'est feu Monsieur le représentant Bouvier qui l'a fait nommer aux hautes fonctions qu'il occupe et il possède de cet homme éminent plusieurs lettres qu'il conserve comme des reliques.

Quirin montre là-bas le chemin des morts, ainsi appelé à cause de sa communication directe entre Harzé et Beaus-

saint, deux petits bourgs, dont le premier devait faire enterrer ses morts au second. Or, il advint un jour qu'en transportant par ce chemin, fort élevé au bord de l'eau, le corps d'un seigneur d'Harzé, les porteurs virent rouler dans la rivière le cercueil qui leur était échappé des mains, à la suite d'une chute faite par l'un d'eux!

Comme ce prince n'avait qu'une réputation assez médiocre, on y vit l'effet du courroux céleste et le contenant et le contenu furent abandonnés aux poissons!

C'est une sotte légende à ajouter à tant d'autres.

Il montre ensuite les traces des fortifications et dépendances du vieux château, sans oublier d'indiquer le fameux *siège de Pépin* (3) qu'il appelle indifféremment une chaise; un des nôtres, peu sérieux il faut le reconnaître, lui demande si elle est percée et Quirin de répondre oui avec un aplomb imperturbable!... Il ne doute de rien.

Ce Pépin, dit le Bref, fils du fougueux Charles Martel, n'était pas un homme ordinaire, paraît-il, le siège taillé dans le roc le démontre assez, mais quand on saura qu'il eut l'audace de convoquer une assemblée de la nation pour faire déposer Childéric III, lui faire raser la tête et l'enfermer dans un vieux couvent de Saint-Omer (750), pour se mettre à sa place, on reconnaîtra que ce procédé était assez *bref*; ajoutons immédiatement qu'il était appuyé par le pape Étienne II, qui reçut en échange l'exarchat de Ravenne, enlevé par Pépin aux Lombards, et que ce fut là le point de départ du pouvoir temporel que les papes s'arrogèrent dans la suite.

C'est à Pépin le Bref qu'on envoya le premier orgue connu en occident; ce gracieux cadeau lui fut fait par l'empereur Copronyme, de Constantinople.

Plus tard, le pape Paul 1^{er} lui envoya une horloge à rouages, objet précieux, excessivement rare à cette époque. Les petits cadeaux entretiennent l'amitié: Paul le comprit parfaitement.

Ce même Pépin le Bref avait pour aïeul Pépin le Gros, né à Herstal vers 714, qui, malgré son embonpoint considérable, fut vainqueur du roi Thierry et devint tout puissant dans les royaumes de Bourgogne et de Neustrie. Ce gros Pépin n'y allait pas de main morte dans l'application de la justice, voyez:

Ses *plais généraux* (code pénal de l'époque) disent qu'un premier *larcin* sera puni de la *perte d'un œil*, le second de *celle du nez*, le troisième de la *peine de mort*! Une figure ornée d'un œil seulement, cela devait être hideux... Ô Pépin, quelle cruauté!

Ces détails historiques ne sont pas fournis par le concierge, non parce qu'il les ignore, mais parce qu'il en a de plus intéressants à donner.

Nous prenons congé de lui et il daigne nous presser la main avec une véritable effusion, tout en nous souhaitant un bon voyage.

Touristes, n'allez pas à Laroche sans voir ce Figaro jovial, mais tâchez de gagner sa confiance et son amitié; vous en connaissez le moyen.

De retour à l'hôtel, les équipages sont prêts et nous voilà partis pour Melreux.

tion, le roi Pépin donnait ses audiences; cela se passait vers 770, allez vérifier!...



MELREUX

En route, nous sommes encore à nous demander quel peut être le motif de cet engouement pour une localité assez curieuse, en effet, mais qui ne paraît pas offrir les agréments auxquels on s'attend.

Supprimez le fameux Kursaal, qu'avez-vous encore?

Il est vrai que les environs sont ravissants et que l'air y est très pur, mais alors cela ne convient qu'à des convalescents ou à des malades imaginaires, comme il y en a tant, car on connaît des personnes bien portantes qui se figurent avoir toutes les infirmités possibles qui, chez elles, sont dérangées par une rosée ou une brise et supportent aisément les fatigues et les inconvénients des voyages.

Quoi qu'il en soit, celui qui veut passer à Laroche deux ou trois jours ne perd pas son temps, mais il faut se hâter, car la petite ville va se transformer rapidement à cause de ses nouvelles facilités de communication.

La route que nous parcourons ne cesse de côtoyer l'Ourthe et offre à plusieurs endroits des sites ravissants, des coins d'un pittoresque achevé.

Déjà nous passons la belle commune de Jupille et celle de Marcourt, où la rivière est interceptée par des îlots verdoyants; plus loin c'est Hamoul, Hampteau, puis le charmant village de Hotton, coupé en deux par l'Ourthe, qu'on y traverse au moyen d'un pont en pierre, agrémenté de jolis quais, ce qui donne à la localité un certain aspect de grandeur.

Nous sommes à destination.

Le train qui doit nous conduire à Liège ne part que dans deux heures, qu'allons-nous faire ici? — Visitons l'église, c'est le seul monument de l'endroit.

Elle est fermée et il faut se contenter de faire le tour de l'enclos représentant le cimetière. Une seule tombe en pierre s'y trouve à côté de quelques croix en bois qui menacent ruine, mais elle est assez curieuse par son inscription que voici:

**Ci gît le Corps
du plus vertueux des humains,
du plus aimé et regretté,
du plus sensible des époux et des pères,
Monsieur Charles-Alexandre-Joseph
Durieux de Jeyau,
capitaine au service d'Autriche
puis lieutenant-colonel à celui des Pays-bas
époux de Claire de Moitelle,
décédé en son château à Melreux
le 18 juin 1832, âgé de 53 ans.**

Cette race d'hommes vertueux et sensibles a disparu de la terre à jamais!

La rivière l'Ourthe, traversée par un beau pont en fer, est assez profonde ici et des pêcheurs exercés y prennent des poissons d'une taille respectable, mais ce sont principalement des brèmes, dont la chair n'est guère délicate.

En les voyant réussir aussi bien, on ne peut se dispenser de songer au pêcheur bruxellois qui nous racontait ses tri-

(1) Comme il faut joindre l'utile à l'agréable, voici la marque de cet excellent rasoir: o x o Joseph Gilliot.

(2) Ne sont-ce pas des farceurs qui ont déposé là ces balles de plomb, pour induire en erreur les savants!

(3) Ce siège est un roc entaillé sur lequel, d'après une vieille tradi-

bulations à Florenville.

Soudain, un cri strident se fait entendre, il est poussé par un garçonnet dont la ligne, emportée par un énorme poisson, va lui échapper des mains ; son père la saisit et en dirige le mouvement avec un calme parfait, tous les pêcheurs se servent de leurs engins et au moyen d'évolutions savantes, ils arrivent à capturer la victime : un brochet monstrueux !

Les connaisseurs appellent cette manœuvre *noyer le poisson* !...

On ne peut pas dire de ceux-ci qu'ils s'amuse inno-
cemment « à tremper du fil dans l'eau ! ».



DE MELREUX A LIÈGE

Un train est annoncé et nous voilà sur la route de Liège, toujours en côtoyant l'Ourthe.

Que de tableaux enchanteurs on voit se dérouler, mais, hélas, avec une telle rapidité qu'on ne peut les admirer ; c'est un trajet à faire pédestrement plus tard.

Ici c'est Barvaux avec ses vertes prairies, arrosées par la rivière ; Bomal, dont on aperçoit le gracieux château ; Hamoir, avec sa large et souriante vallée, où l'Ourthe coule capricieuse et profonde ; Comblain-au-Pont, dont on voit au loin la colline si pittoresque et si attrayante, avec sa vieille tour ; Esneux, aux sites charmants et accidentés, qui font de cette localité un lieu de villégiature on ne peut plus agréable ; Tilff, qui possède, comme Rochefort, une grotte spacieuse et fort intéressante...

Déjà, au loin, apparaissent de nombreuses cheminées, déversant sur les environs d'épais nuages de fumée, qui donnent au ciel bleu un aspect orageux : des bruits confus se font entendre ; des trépidations de machines retentissent, résonnent sourdement, continuellement, et annoncent l'approche d'une grande cité où l'industrie brille d'un éclat souverain ! — C'est Liège.



LIÈGE

Nous entrons en ville par la gare des Guillemins pour atteindre bientôt l'île du commerce, jadis un cloaque infect et nauséabond.

Quelle richesse, quel luxe ; on se croirait au milieu de Paris !

Véritable palais, le conservatoire de musique, entièrement en pierre de taille, rehausse encore ce quartier splendide !

Liège est toujours la ville animée, joviale par excellence et s'embellit chaque jour davantage, car dans chaque rue on voit s'élever des bâtiments nouveaux.

La Meuse, sillonnée par des bateaux, à vapeur et couverte d'embarcations diverses, y coule large, imposante et ses beaux ponts sont constamment traversés par une foule nombreuse, ce qui donne à la cité un air de satisfaction et de prospérité.

Liège est incontestablement appelé à devenir la plus

belle ville de la Belgique.

Le palais des princes-évêques, véritable Louvre, restera toujours un monument unique dans son genre, et ses deux grandes cours, aux superbes colonnades, dont les sculptures si fines faites par un seul artiste, François Borset, sont variées à l'infini, provoquent l'admiration des véritables connaisseurs.

Les longues et larges galeries de ces cours produisent un effet de perspective vraiment magique et transportent l'imagination vers le temps où elles étaient foulées par des prélats musqués et des messeigneurs hautains qui passaient là une vie oisive au sein de l'abondance, alors que la plèbe mourait de faim !

En voyant le grandiose et la richesse de ces constructions, on se fait une légère idée de la toute-puissance de ces princes-évêques, dont les prérogatives étaient immenses et à qui le respect attaché à leur mission sacrée donnait un prestige qu'aucun monarque ne pouvait inspirer.

Les restaurations malheureuses exécutées à ce merveilleux palais lui ont sans aucun doute enlevé son cachet primitif, mais un beau jour la ville de Liège aura le bon esprit de s'adresser à qui de droit pour obtenir la réparation de ce vandalisme administratif et lui rendre ainsi son ancienne splendeur.

L'intérieur du monument est aussi riche que curieux et l'on peut se dispenser d'en donner ici le détail, d'autres s'étant chargés depuis longtemps de cette tâche agréable.

Le quai de la Batte paraît toujours aussi pittoresque qu'autrefois et le vieux bâtiment en briques qui le décore est revu avec le même plaisir. L'on se demande pourquoi l'architecte a fait sculpter sur la façade les fables d'Ésope ; ce caprice n'a donc jamais été expliqué ?

Le quai Saint-Léonard, d'où l'on peut voir la citadelle établie sur un haut monticule, ainsi que les quais qui s'alignent sur les deux rives, sont très beaux et d'une animation particulière.

Voici ce qu'en disait il y a longtemps déjà, le gracieux poète André Van Hasselt :

Au haut d'un mont ta citadelle
Fidèle,
Qui, se hérissant de canons,
Jaune comme un nid d'hirondelle,
Regarde la ville aux deux noms.
.....
Tes forges qui trempent leurs lames
Aux flammes,
Et surtout, surtout tes beaux quais
Où tu répands tes jeunes femmes
En groupes comme des bouquets.
Tes femmes dont on suit les traces,
Tes grâces,
Dont j'aime à voir dès le matin,
Le long de tes fraîches terrasses,
Frémir les tailles de satin.

Cette description peu connue du brillant poète belge est parfaitement exacte.

Désirant revoir l'église de Saint-Barthélemy, nous y entrons malgré l'homophonie ennuyeuse qu'on y entend : un nombre considérable de femmes et fillettes récitent à mi-voix les litanies de la Sainte-Vierge, sous la direction d'un prêtre jeune encore, qui ne s'amuse guère à cet exercice énervant.

On est à se demander si ce bruit confus et ennuyeux peut faire plaisir à la reine des anges, habituée à entendre les célestes concerts et les chœurs harmonieux des séraphins, s'accompagnant de harpes d'or, ce qui est autrement poétique.

Nous profitons cependant de l'occasion pour y admirer les fonts baptismaux, véritable merveille d'art, produite par un copère dinantais du nom de Lambert Patras; cette œuvre délicieuse date de 1112! Le sacristain, qui paraît s'y connaître, affirme qu'il n'y a jamais eu douze bœufs pour supporter la cuve, ainsi qu'on le prétend à tort, dit-il; en effet, nous avons cherché vainement avec lui l'emplacement des deux bœufs manquants, puisqu'il n'y en a que dix. — Cela devient donc une légende.

Les vieux quartiers ont conservé leur cachet d'originalité et il est telles maisons qui ont un nombre prodigieux de fenêtres minuscules, se composant de quatre petits carreaux. Le pignon d'un bâtiment qui se trouve à l'extrémité du palais, offre ce coup d'œil bizarre et une maison curieuse, située près du quai de la Batte, présente cette particularité.

Il manque à Liège un bel hôtel de ville, car celui qui existe n'est nullement monumental, mais ce qui n'y fait pas défaut ce sont les églises!

Les princes-évêques qui se sont succédé, et qui puisaient à pleines mains dans le trésor public, n'ont pas manqué d'en établir un nombre tellement considérable qu'il faudrait plusieurs volumes pour en faire l'historique!

Mentionnons toutefois la cathédrale, édifice superbe en style ogival, qu'il faut nécessairement visiter.

L'immense et moderne chaire de vérité, toute en chêne, qui atteint pour ainsi dire la voûte du temple et dont la base est ornée de quatre statues en marbre blanc, ne produit pas l'effet auquel on serait en droit de s'attendre; sa hauteur est réellement trop considérable eu égard à sa largeur.

Geefs est l'auteur de ces quatre statues admirablement exécutées.

Deux vastes vitraux colorés y versent une lumière mystérieuse qui convient à ce genre d'établissements.

Citons encore l'église de Saint-Martin, bâtie en 1542 sur l'emplacement de sa devancière, incendiée par le peuple en 1312, et dont on admire le vaste chœur avec sa splendide verrière, ressemblant à une lanterne colossale; la voûte flamboyante de ce chœur est vraiment remarquable.

À propos de ce temple, détruit par une populace, excitée par de scandaleux abus de pouvoir, rappelons ici un point historique fort important:

C'est dans la primitive église de Saint-Martin, qu'on institua la Fête-Dieu!

Une religieuse, canonisée plus tard sous le nom de sainte Julienne, vit en songe le soleil dans toute sa brillante clarté, mais remarqua qu'il y avait un trou! Cette folle hallucination qu'elle prit pour une vision, lui dura toute la nuit...

Ayant fait part de ce phénomène à plusieurs savants théologiens de l'époque (1246), qui se livrèrent incontinent à des études aussi profondes que sérieuses, on en conclut aussitôt que c'était un avertissement du ciel indiquant clairement qu'il manquait une fête dans le calendrier; or, comme il n'y en avait encore qu'une *trentaine*, on institua immédiatement la Fête-Dieu!

Ce jour férié n'a jamais été sérieusement observé, ce qui prouve que son origine est obscure et que son institution, pour le moins inopportune, n'a pas reçu l'approbation de tous les fidèles.

On se laisserait facilement aller à entrer dans d'autres détails, mais le cadre de cet ouvrage ne le comporte pas.

Après quelques heures de promenade dans cette ville intéressante à tant de titres, nous allons directement à l'hôtel, où nos chambres étaient retenues d'avance.

C'est l'heure du souper, une nombreuse société s'y trouve à table; les colloques les plus divers y sont tenus, car il y a là des familles françaises et allemandes.

Les Français reviennent de Spa et reparlent des jolies promenades qu'on y fait aux environs, font la grimace au souvenir des eaux bienfaisantes qu'on y boit; les Allemands, de leur côté, causent des grottes de Han et ne tarissent pas sur les émotions qu'ils y ont éprouvées; ils poussent la délicatesse jusqu'au point de ne parler que la langue française, au prix même de quelques difficultés.

Entre deux verres de vin, la conversation s'égare, car elle arrive sur le terrain politique. Le désastre de 1870 apparaît comme un fantôme et soulève immédiatement des discussions virulentes auxquelles prennent part les deux nationalités rivales.

Ce sont des insinuations malsonnantes, des affirmations téméraires, des quasi-défis qui s'aigrissent et s'entrecroisent fatalement; les dames y prennent une part active et leur langage irascible, irréfléchi, va semer la tempête, car déjà des termes injurieux expirent sur les lèvres d'un Monsieur français qui se lève menaçant le couteau à la main!...

Ira furor brevis est!...

Ce mouvement, aussi inattendu qu'inexcusable, provoque aussitôt un tumulte général et les mêmes dames qui avaient, comme on dit communément, versé de l'huile sur le feu, s'évertuent maintenant à répandre de l'eau sur l'incendie allumé si maladroitement par elles seules! Leurs cris de terreur et leurs gestes tragiques feraient facilement rire dans d'autres circonstances!

Oh le beau sexe, s'il pouvait se borner toujours aux soins délicats de son ménage et à ceux plus compliqués de sa toilette, combien de fois il éviterait des désagréments aux hommes, qui ne s'emportent le plus souvent qu'à bon escient!

J'en demande bien humblement pardon à la plus belle moitié du genre humain, mais, plus d'une fois, j'ai été le témoin de semblables scènes.

L'hôtelier, homme distingué et intelligent, intervient discrètement et rétablit peu à peu le calme.

Un speech prononcé par lui et dans lequel il fait ressortir les nobles qualités qui distinguent les nations française et allemande, produit un effet tel que de part et d'autre on se tend une main généreuse et qu'on n'est pas éloigné de s'embrasser! Le Champagne circule bientôt et la joie, mais, une joie folle, envahit la salle à manger.

Un piano est ouvert, la musique se met de la partie et voyez jusqu'où peuvent aller les contradictions humaines, une dame française fraîche et gentille, la plus impétueuse de tantôt, chante maintenant avec un allemand timide, mais excellent musicien, le duo sentimental de la Mascotte!

Je sens lorsque je t'aperçois
Comme un tremblement qui m'agite

dit-elle, avec une apparence de conviction,

Et moi, Bettina, quand j' te vois
C'est étonnant comm' je palpite

répond le jeune Allemand, fortement ému et en s'approchant le plus possible,

Elle: J' t'aim' mieux qu' mes dindons,
Lui: J' t'aim' mieux qu' mes moutons

et ils gloussent et ils bêlent à l'unisson d'une manière telle que la salle éclate en applaudissements prolongés.

Et voilà la puissance de la musique : cette personne, si facilement irritable, n'a plus à présent que des mots doux dans sa bouche de rose et des rayons pleins de tendresse dans ses superbes yeux noirs !

Les chants continuent avec un entrain charmant et plus d'une jeunesse y prend part.

Ici se place un incident on ne peut plus comique :

La table, non desservie et une fenêtre de la cour étant ouverte, un papillon de nuit s'introduit dans la salle et se met à voltiger au-dessus d'un bec de gaz ; chacun observe ce manège et le souligne de réflexions : il va se brûler les ailes, il s'approche du soleil et subira le sort d'Icare, il vole à sa perte.... — Oh l'imprudent insecte ! dit aussi une fillette fort éveillée et, au même instant, le pauvre papillon grille ses ailes et tombe au plein milieu d'un moutardier !...

La fillette interpelle alors sa mère et lui dit : Maman, voilà Georges qui tombe dans la moutarde ; tu lui reproches toujours d'être léger comme un papillon et de prendre son vol le soir !... En disant cela, elle montre du doigt son frère, honteux et confus de cette révélation inattendue, à laquelle succède un éclat de rire formidable !...

Georges, jeune adolescent à la moustache naissante et aux grands yeux bruns, est l'objet de mille plaisanteries, qu'il supporte avec une charmante résignation.

La soirée se passe ainsi d'une façon très agréable et la France et l'Allemagne sont plus étroitement unies que jamais car, en se souhaitant une bonne nuit réciproque, le

beau blond serre chaleureusement la main à la sémillante et gracieuse brune qui jouait le rôle de Bettina dans le plaisant duo de la *Mascotte*.

Tout est bien qui finit bien et s'il était aussi facile de réconcilier les nations que les particuliers, le fléau destructeur de la guerre disparaîtrait à jamais de notre singulière et incompréhensible planète !

Le lendemain, nous faisons l'ascension de la citadelle et de sa prodigieuse hauteur on jouit de la vue du plus beau panorama qu'on puisse rêver.

À nos pieds, la Meuse, semblable à un large ruisseau, roule ses eaux dans son lit sinueux ; des coquilles de noix garnies de cigarettes allumées représentent les bateaux à vapeur qui la parcourent ; sur les quais s'agitent quelques moucheron.

Dans le fond, on aperçoit les usines de la Vieille Montagne et les hauteurs de Kinquampoï, à droite l'île du Commerce, qui a pour fond le pont de Val Benoît, traversé par des véhicules de toute nature.

À gauche, c'est le beau quartier d'Outremeuse avec ses nombreuses fabriques et, en suivant le cours de la rivière, on aperçoit la commune de Jupille, ainsi que le canal de Maestricht !

Ce n'est qu'après une longue séance qu'on s'arrache à ce spectacle enchanteur !

C'est ici que se termine l'excursion dans une partie de ces Ardennes si intéressantes, si pittoresques, auxquelles on ne dit pas adieu mais au revoir !



TABLE DES MATIÈRES

Préface de la première édition	02	L'artiste sabotier	20
Les Ardennes - Départ	03	Local de l'Association libérale	20
Givet	03	Les Figaros de Saint-Hubert	20
Méhul, célèbre compositeur de musique	04	Visite du Pénitencier	20
De Givet à Beuraing	04	Quelques réflexions sur cette institution	21
Le Pavillon français	04	Forêt de Saint-Hubert	22
Un affreux canicide	05	Un nouvel Orphée	22
Baronville	05	Soirée agréable à l'hôtel - J.-B. Descamps - Adolphe Mathieu -	
Une petite oasis	05	P. Moutrieux - Benoît Quinet	22
Beuraing	05	De Saint-Hubert à Han - Il gèle au mois d'août	22
Bal champêtre curieux	05	Rochefort - Sa ruine	23
Le château	06	De Rochefort à Han	23
Manifestation nocturne contre le curé	06	Grottes de Han	23
Départ pour Gedinne	07	Retour à Rochefort	24
Beau lever de soleil	07	Marche-en-Famenne	25
Gedinne - Bertrix - Orgeo	07	Visite au Casino, ancien bâtiment des Jésuites	25
Saint-Médard - La gare	08	Promenade au Monument, chapelle antique	26
Florenville	08	De Marche à Laroche	26
Une pèlerine convaincue	08	Le ravin de La Sarte	26
Les pêcheurs de la Semois	08	Sous les vertes ramées	26
Matué - Lacuisine	09	L'estaminet de Sans-Souci	26
Café de l'hôtel de la Poste - Conférence sur la pêche		Queue-de-Vache	27
par un Bruxellois	09	Laroche	27
Ruines de l'abbaye d'Orval	10	Une soirée artistique et dansante au Kursaal	28
Une inscription mystérieuse	10	Lady Tapefort	29
L'anneau nuptial de la duchesse Mathilde	11	Un ténor audacieux	29
Retour à Florenville - Perdue dans la forêt	12	Le concitoyen de M. P. Keyser, lord maire à Londres	29
L'orage	13	Le veilleur de nuit	29
Arlon, ville amusante	13	Curiosités de Laroche	29
Luxembourg	14	Le Figaro-Cafetier-Concierger-Antiquaire	29
Le Marché curieux	14	Un envieux de bas étage	30
Mausolée de Henri l'aveugle	15	La ruine du château	30
Quelques détails intéressants sur ce personnage	15	Siège de Pépin le Bref - Détails sur ce Pépin	31
Poix - Saint-Hubert	16	Melreux	31
Église de Saint-Hubert	17	Inscription tombale curieuse	31
Particularités sur la vie de ce saint évêque	17	Pêche miraculeuse	32
Monument élevé à la mémoire du peintre de fleurs Redouté	19	De Melreux à Liège	32
Agréable rencontre	19	Liège	32
Hatrival - Traces d'un horrible incendie	19		

